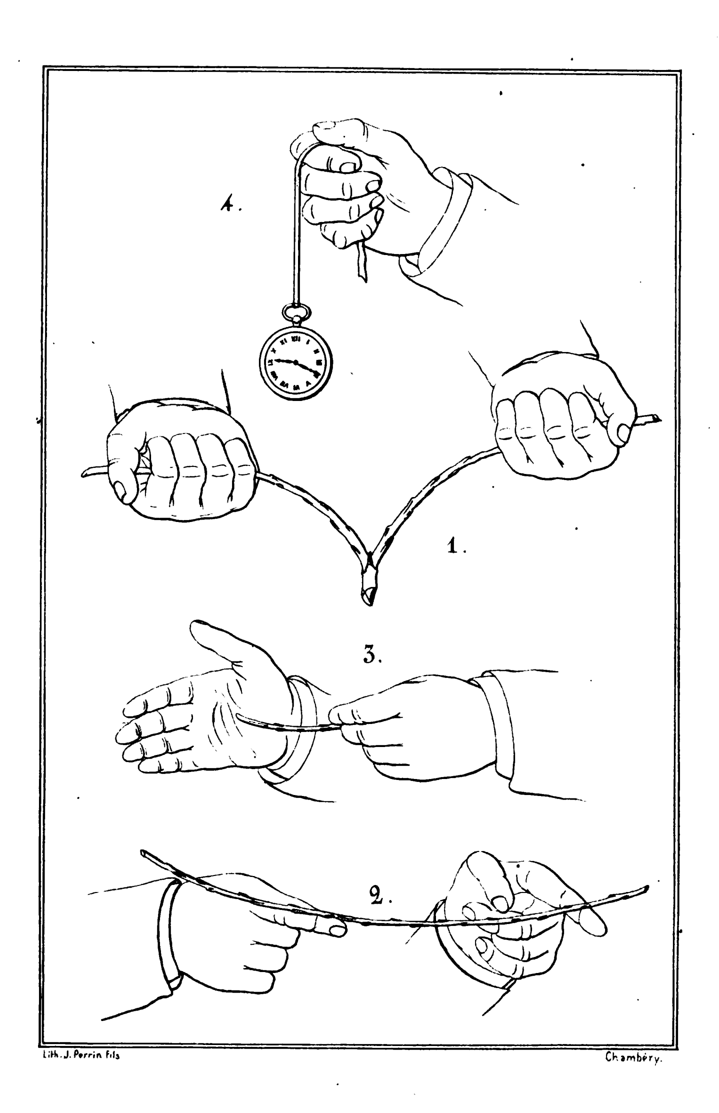



HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

HYDROSCOPIE

ET

BAGUETTE DIVINATOIRE.


4.
1.
3.
2.
Lith. J. Perrin Fils
Chambéry.

HISTOIRE

DE

L'HYDROSCOPIE

ET DE LA BAGUETTE DIVINATOIRE

PAR

GABRIEL MORTILLET

INGÉNIEUR CIVIL.

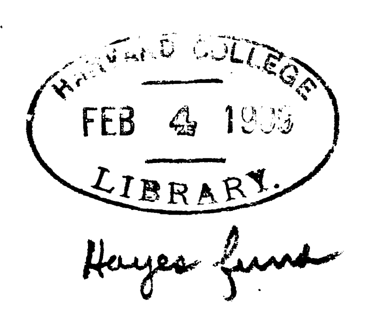
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.



CHAMBÉRY

IMPRIMERIE DE PUTHOD, AU VERNEY.

1849


HARVARD COLLEGE
FEB 4 1905
LIBRARY.

PRÉFACE.

Toute la vérité.

Impartialité et bonne foi.

Lisez et jugez.

Je prie toutes les personnes qui auraient des documents à me communiquer, des faits à me faire connaître et des observations à m'adresser, de vouloir bien me les faire parvenir. M'occupant spécialement d'Hydroscopie et d'Hydraulique, je voudrais faire progresser autant que possible cette importante branche des connaissances humaines. C'est dans ce but que je réclame l'utile concours de tous les hommes d'intelligence et de savoir, bien certain qu'il ne me fera pas défaut.

Chambéry, 20 octobre 1849. G. M.

HYDROSCOPIE

ET

BAGUETTE DIVINATOIRE



DÉFINITION DE L'HYDROSCOPIE. — On nomme hydroscopie la propriété de découvrir les courants d'eaux souterrains, d'en sentir les émanations par une sorte de frémissement fébrile, d'indiquer avec précision le lieu où coulent les sources, et d'apprécier plus ou moins exactement la profondeur à laquelle elles se trouvent. Les hydroscopes manifestent ordinairement leur faculté au moyen d'un instrument; les uns, ce sont les plus nombreux, se servent d'une baguette qui tourne entre leurs mains quand ils pas-

sent au-dessus d'une source ; les autres font usage d'un corps pesant placé à l'extrémité d'un cordon, c'est par ses oscillations, que ce corps indique les courants d'eaux souterrains. Ces deux instruments servent également à découvrir les métaux, les filons métalliques et les mines de charbon de terre.

L'HYDROSCOPIE ÉTAIT-ELLE CONNUE DANS L'ANTIQUITÉ ? — La baguette a joué un grand rôle dans l'antiquité : sous les noms de caducée, thyrse, sceptre, bâton, verge, etc., elle se trouve entre les mains des dieux, des rois, des prêtres, des devins, des magiciens : elle fut toujours considérée comme un signe de puissance.

Les peuples de l'Asie, de même que ceux de l'Europe, les Juifs[1] aussi bien que les Gentils, les Grecs et les Romains comme les Barbares, tous se sont servis de baguettes, de flèches et de petits morceaux de bois pour deviner l'avenir. Ces devinations, connues sous les noms de rhabdomantie, belomantie, xylomantie, paraissent cependant n'avoir aucun rapport avec la baguette qui sert à découvrir les sources. Deux faits seulement peuvent s'y rapporter ; l'un se trouve dans la *Bible*[2] : Les enfants d'Israël

[1] Je ne citerai qu'un passage à l'appui de mon assertion. Le prophète Osée parlant au nom de Dieu, dit : « Mon peuple a interrogé du bois, et son bâton lui a prédit l'avenir. » Ch. IV, v. 12.

[2] *Exode*, ch. XVII ; *Nombre*, ch. XX.

fuyaient à travers le désert pour échapper à la tyrannie égyptienne, le manque d'eau les faisait cruellement souffrir, Moïse saisit sa baguette, en frappa le rocher, et fit jaillir une source tellement abondante qu'elle suffit aux besoins de tous; l'autre est conté par Ovide, dans ses *Fastes*[1] : Janus, qui nous est toujours représenté un bâton à la main, voyant Rome prête à tomber entre les mains des Sabins, fit jaillir incontinent force sources d'eau, inonda tous les passages, et, par ce moyen, chassa l'ennemi et délivra la ville. Pour compléter ce dernier fait, nous ajouterons ce qu'on lit dans Albricus: « Janus portait dans sa main gauche un bâton avec lequel il frappait les rochers et en faisait jaillir de l'eau.[2] »

Malgré ces faits, il est probable que l'hydroscopie est restée inconnue aux anciens. Vitruve, qui donne avec détails tous les moyens employés par les Romains pour découvrir les eaux souterraines, n'en fait point mention. Pline n'en parle pas, pourtant il a recueilli, sans critique ni discernement, tous les faits vrais ou faux qui sont parvenus

[1] Liv. I, vers 261 et suivants.

[2] In sinistra vero habebat baculum, quo saxum percutere, et ex illo aquam producere videbatur. *Mythographi latini*, 1681, Albricus, *de deorum imaginibus*, ch. XIV. Cet ouvrage a été écrit dans le XIe siècle; l'abbé Le Bœuf le fait même remonter au VIIIe siècle, et de Rivet le croit encore plus ancien.

à sa connaissance. L'opinion contraire s'appuierait sur une seule ligne de Cicéron, dans laquelle il nomme la baguette à trouver les trésors [1], et sur le titre d'une satire de Varron : *In virgula divina*. Cette satire, malheureusement, ne nous est pas parvenue, nous ne la connaissons que parce qu'elle est citée dans Vétranius Maurus et Nonius Marcellus. Ce ne sont point là des preuves assez fortes, pour l'emporter sur les conséquences déduites du silence de Vitruve et de Pline.

BASILE VALENTIN LE PREMIER PARLE DE LA BAGUETTE. — Le premier auteur qui a parlé de la baguette divinatoire est un religieux bénédictin, nommé Basile Valentin : il florissait vers l'an 1490. Dans son *Testament* [2], ouvrage latin, dont il existe des traductions françaises, il nous apprend que depuis longtemps les ouvriers travaillant à la recherche des mines, emploient pour les découvrir une branche de noisetier. Cette branche doit être fourchue, elle tourne entre les mains de certains hommes quand ils se trouvent sur des filons métalliques. Fort adonné à l'astrologie, Basile Valentin expliquait ce phénomène par le moyen des actions célestes; il donne, dans son ouvrage, sept tableaux qui représentent les différents états du ciel sous lesquels on

[1] *De officiis*, liv. I, vers la fin.

[2] Ch. XXII, XXIII, XXIV, XXV, XXVI, XXVII et XXVIII du IIe liv.

doit couper les baguettes pour découvrir les diverses espèces de mine. Ces tableaux ont eu un grand succès, ils furent reproduits par le baron de Beausoleil et par l'abbé de Vallemont, dans des ouvrages dont il sera question plus loin.

AUTEURS QUI ONT PARLÉ DE LA BAGUETTE APRÈS BASILE VALENTIN. — Après Basile Valentin, tous les savants qui s'occupèrent de physique, d'alchimie, de sciences naturelles ou de sciences magiques, parlèrent de la baguette. Si on voulait les citer, on remplirait une grande page de noms en *us*, tous plus rudes à prononcer les uns que les autres, même quand ils sont francisés : Gaspard Schott, Agricola, Rob. Flud, J. Bodin, Joach. Beccher, Ulysse Aldrovande, Gaspard Peucer, Belon du Mans, Michel Mayerus, Ath. Kircher, etc. [1]

[1] *Thaumaturgius physicus, sive magiæ universalis*, par Gaspard Schott; part. IV, lib. IV, syntagma IV, c. 1.

De re metallica, par Agricola; Bâle, 1657; liv. II, pag. 26 (1re édit. 1550).

Philosophia Moysaica, par Rob. Flud ou de Fluctibus, Gondæ, 1638, sect. II, liv. II, membr. II, cap. v, pag. 117.

La Démonomanie des sorciers, par J. Bodin (ou *Le fléau des démons et des sorciers*); 1re édit., 1580, liv. I, ch. v.

Physica subterranea, par Joach. Beccher; Leipsick, 1703; liv. I, sect. VII, n° 20.

Musæum metallicum, par Ulysses Aldrovandus, liv. I, c. 1, § *Metallorum inveniendorum ratio*.

Les Devins, par Gaspard Peucer, trad. par S. G. S. (Simon Goulair); Anvers, 1584, liv. XIII, ch. x.

Parmi ces savants, les uns croient aux indications de la baguette, les autres les rangent parmi les jongleries, quelques-uns suspendent leur jugement.

MANIÈRE PARTICULIÈRE DE TENIR LA BAGUETTE. — Le père Kircher, jésuite, est au nombre des incrédules, ce qui ne l'empêche pas de donner d'assez grands détails sur les diverses manières de tenir la baguette. Il en cite [1] une qu'il a vu pratiquer en Allemagne, et qu'il est le premier à indiquer. Il faut prendre un rejeton de coudrier bien droit et sans nœuds, le couper en deux moitiés à peu près de la même longueur, creuser le bout de l'un en forme de petit bassin, et tailler le bout de l'autre en pointe, en sorte que l'extrémité de ce bâton puisse entrer dans l'extrémité du premier; ce rejeton ainsi arrangé se tient entre les deux *index*. En passant sur des sources ou des filons métalliques, ces deux bâtons se meuvent et s'inclinent.

Les observations de plusieurs singularités et choses mémorables, par Pierre Belon du Mans, 1588, liv. I, ch. L.

Verum inventum, par Michel Mayérus; Francfort, 1619, ch. IV, pag. 89.

Mundi subterranei, par Ath. Kircher; Amsterdam, 1678, t. II, liv. X, ch. VII, pag. 200.

Mineralogia, par Bernard Cæsius, 1636, lib. I, cap. VII, sect. 4.

Tentamina quædam physiologica, par Robert Boyle; Londres, 1661. — *Experimenta chimica*, pag. 79. — Etc., etc.

[1] *Magnes, sive de arte magnetica*, Rome, 1645, liv. III, part. V, ch. III.

AUTRE MANIÈRE. — Le Royer[1], grand partisan des sympathies et des antipathies, croit à la baguette, et, comme le père Kircher, indique une manière particulière de la tenir : « Pour trouver donc de l'eau, dit-il, il faut prendre une branche fourchue, soit de coudre, d'aulne, de chêne, ou de pommier, d'environ un pied de longueur, et grosse comme un des doigts, afin que le vent ne la fasse pas facilement remuer..... Il la faut mettre sur une des mains en équilibre, et le plus en balance que faire se pourra, puis marcher doucement, et quand on passera par-dessus un cours d'eau, elle se tournera. »

PREMIERS AUTEURS QUI ONT INDIQUÉ LA BAGUETTE POUR LA RECHERCHE DES SOURCES. — MARTINE DE BERTEREAU ET DE BEAUSOLEIL. — D'abord on employait la baguette exclusivement à rechercher les filons métalliques, du moins les auteurs qui en parlent ne citent que cet usage. Le premier qui mentionne la baguette comme servant à découvrir les sources est Martine de Bertereau, dans un petit ouvrage intitulé : *La restitution de Pluton à son Eminence, par Martine de Bertereau, femme de Beausoleil*, 1640. Cette dame et son mari, minéralogistes très distingués, parcou-

[1] OEuvres, in-8, 1678. *Le bâton universel*, pag. 27; *Traité des influences*, part. II, ch. II, art. 7, 12, 14 et 15. Ces ouvrages ont été imprimés séparément.

rurent toute l'Europe, occupés à découvrir des mines. Ils vinrent plusieurs fois en France, et y entreprirent de nombreux travaux; ils dépensèrent la somme, énorme pour ce temps, de 300,000 francs en recherches et en essais de mines, sans avoir reçu la moindre indemnité, ni même pu jouir des concessions qui leur avaient été faites à leur arrivée en France. Bien plus, leur savoir excita la jalousie contre eux, et on les persécuta sous le prétexte qu'ils se livraient à la magie, et qu'ils employaient des moyens illicites pour découvrir les mines. Un jour qu'ils étaient allés, le baron de Beausoleil, faire l'examen d'une mine dans la forêt de Buisson-Rochemare, et sa femme à Rennes, solliciter l'enregistrement de leur commission, le prévôt provincial la Touche-Grippé, que, par dérision, Martine de Bertereau nomme *Touche-Grippe-minon*, profita de leur absence pour faire une descente dans leur domicile, et s'empara de tout ce qu'ils possédaient : bagues, pierreries, échantillons de mines, instruments pour les essayer, baguettes diverses, procès-verbaux, papiers, mémoires, etc.; le baron de Beausoleil se justifia facilement de l'accusation de magie, mais il ne put obtenir la restitution des objets qui lui avaient été enlevés. Toujours poursuivi par l'envie et sous le prétexte que la baguette était une pratique superstitieuse, il fut de nouveau arrêté par ordre du

cardinal de Richelieu, et il mourut misérablement à la Bastille, vers 1645.

LE PÈRE DECHALLES.— Le père Dechalles, jésuite, dans son excellent ouvrage sur les sciences physiques, publié à Lyon en 1674[1], donne d'assez longs détails sur la recherche des eaux au moyen de la baguette; il croit à l'hydroscopie; ayant vu faire, comme il le dit lui-même, des expériences concluantes, il s'est rendu à l'évidence.

LES SOURCIERS EN DAUPHINÉ. — Vers l'époque où le père Dechalles écrivait son livre, le Dauphiné et les provinces environnantes étaient pleines de gens nommés *sourciers* qui, au moyen d'une baguette presque toujours fourchue, indiquaient les sources. Ils prenaient les bouts de cette baguette à pleines mains, les arquaient et leur faisaient faire ressort de manière à ce que la baguette pût tourner; c'est la meilleure manière de tenir la baguette, et à peu près la seule usitée. (Fig. 1.)

Ce n'était point seulement des personnes du peuple et des campagnards qui avaient la faculté de découvrir les sources, plusieurs seigneurs, magistrats et ecclésiastiques en étaient doués. On peut citer l'évêque de Maurienne et M. Galet, grand pénitencier de Carpentras.

[1] *Cursus seu mundus mathematicus*, vol. II, tract. XV, *de fontibus*, prop. XVI, pag. 190.

EXCOMMUNICATION DES SOURCIERS. — La singularité et le merveilleux de cette faculté, dont ne jouissent que certaines personnes, exaltèrent les imaginations. Le charlatanisme profita de l'enthousiasme général; les sourciers, non contents de trouver les sources et les filons métalliques, prétendirent découvrir le passé et l'avenir, ce qui se dit et se fait à distance, le prix d'un objet, un chemin perdu, un changement de limite, etc. Le cardinal Le Camus, évêque de Grenoble, voyant l'abus occasionné par ces idées outrées, et surtout croyant reconnaître en tout cela une action diabolique, dans le synode du 12 avril 1690, défendit en Dauphiné l'usage de la baguette sous peine d'excommunication. Ce ne fut point assez pour détruire les abus: le 24 février 1700, dans un mandement, il fut obligé de recommander à son clergé de les poursuivre avec vigueur.

FAITS QUI FIRENT PRONONCER L'EXCOMMUNICATION. — Voici les faits qui firent prononcer la défense émanée du synode. Le cardinal Le Camus, en 1687, avait appelé, à Grenoble, le père Le Brun de l'Oratoire pour enseigner la théologie au séminaire. Ce père, ayant assisté à des expériences de baguette, fut « entièrement convaincu que rien de corporel ne causait le tournoiement de la baguette, et qu'on ne

pouvait l'attribuer qu'au démon. [1] » Cette opinion fut connue de Mlle Ollivet ; elle avait plusieurs fois découvert des métaux cachés à dessein. Cela lui fit craindre d'avoir offensé Dieu ; elle courut chez le père Le Brun, et lui exposa ses doutes.

— Votre bonne foi, lui répondit le père, vous a mise à couvert de toute faute, mais il ne faut plus vous servir de la baguette. Pour lever tous les doutes, ajouta-t-il, vous devez demander à Dieu la grâce de ne pas permettre que la baguette tourne jamais entre vos mains, si le démon y est pour quelque chose.

L'avis est agréé, Mlle Ollivet passe deux jours en retraite, communie le troisième, en adressant à Dieu d'ardentes prières, le père Le Brun, à l'autel, s'unit à elle d'intention.

Dans l'après-midi, on fait mettre des pièces de métal dans une allée du jardin ; la demoiselle y va, prend la baguette, et passe plusieurs fois sur ces pièces sans les découvrir. Enfin, elle avance vers un puits où la baguette lui tournait autrefois avec force, il n'y eut pas le moindre signe d'agitation.

Encouragé par ce succès, le père Le Brun voulut

[1] *Lettres qui découvrent l'illusion des philosophes*, par le père Le Brun, pag. 278 et suivantes. Réimprimées dans l'*Histoire critique des pratiques superstitieuses*, du même auteur, 2e édit., vol. III, pag. 376.

en obtenir de nouveaux : il s'adressa à la fille d'un marchand de vin de Grenoble, nommée Martin; cette jeune personne, simple et fort sage, était d'une habileté connue par quantité d'épreuves, elle avait souvent découvert des métaux cachés.

Le père Le Brun la fit venir chez lui.

— On veut, monsieur, dit-elle, que je vous parle du don que Dieu m'a fait de me communiquer la vertu de la baguette de Moïse et du bâton de Jacob.

— Est-ce que vous faites sortir de l'eau des rochers, en les touchant avec une baguette ?

— Non pas cela, reprit-elle; mais je trouve l'endroit où sont les sources : je découvre plusieurs autres choses; et Dieu m'a fait une grâce particulière, qui est que la baguette me tourne sur les reliques.

— Et qui vous avait dit que les reliques pourraient faire tourner la baguette ?

— Personne ; je savais seulement qu'elle tournait sur les ossements des morts, et sur beaucoup d'autres choses ; et je voyais bien que les reliques devaient avoir plus de vertu que tout cela. Je l'ai essayé, et j'ai réussi. [1]

Après cette conversation, Mlle Martin fit de nombreuses expériences qui réussirent. Elle tenait beau-

[1] Conversation citée textuellement. — *Lettres qui découvrent*, pag. 282, et *Hist. crit.*, vol. III, pag. 380.

coup à sa faculté ; pourtant plusieurs ecclésiastiques et religieux qui étaient présents furent assez éloquents pour lui persuader que le tournoiement de la baguette était une action diabolique. La jeune fille effrayée y renonce de tout cœur, et la baguette reste immobile non-seulement sur les reliques, ce qui n'est point surprenant, mais encore sur les métaux et sur les sources. Quelques temps après, regrettant la faculté dont elle jouissait auparavant, elle reprend une baguette, désire vivement qu'elle tourne, et recouvre complètement la faculté perdue.

A ces deux faits, on pourrait ajouter ce qui est arrivé au prieur Barde et à du Pernan, chanoine de St-Chef[1] : la baguette leur tournait sur les sources ; mais après avoir prié ardemment le Seigneur de faire cesser ce mouvement s'il n'était pas naturel, la baguette ne tourna plus.

EXPLICATION DE CES FAITS. — De prime abord ces faits paraissent très surprenants ; plusieurs personnes pourraient être tentées d'en tirer la même conclusion que le père Le Brun et le cardinal Le Camus. Mais avec un peu de réflexion, on les explique facilement. La faculté de la baguette n'est donnée qu'à des natures très impressionnables, à des natures qui sont douées d'un système nerveux fort sensible, il est tout simple

[1] *Lettres qui découvrent*, pag. 290, et *Hist. crit.*, vol. III, p. 386.

que les actions morales fortes produisent de grands effets sur ces natures et détruisent complètement une action ou sensation très délicate. Mlles Ollivet et Martin, le prieur Barde et le chanoine du Pernan, tous fort religieux, sont persuadés qu'il peut y avoir une influence diabolique dans le tournoiement de la baguette, ils renoncent avec ardeur à la faculté dont ils jouissent; cela suffit pour annuler l'action physique produite sur les nerfs par les sources ou les métaux. Ne voyons-nous pas de nombreux phénomènes analogues ? Vous voulez fermement vous réveiller à une certaine heure, votre volonté vainc la nature et vous vous réveillez. La peur produit un tremblement général ; l'émotion, l'intimidation agitent et occasionnent de violents saisissements. Tout prouve que le moral a une fort grande influence sur les nerfs.

SOLDATS DE GUSTAVE-ADOLPHE. — L'évêque de Grenoble ne fut pas le seul qui s'éleva contre l'usage de la baguette. Les docteurs suédois le condamnèrent formellement comme entaché de magie. Dans ce pays, aussi bien que dans toute l'Allemagne, on faisait grand usage de la baguette pour rechercher les métaux et les mines. Lorsque Gustave-Adolphe ravagea l'Empire, ses soldats s'en servirent pour découvrir les trésors que les bons catholiques cachaient sous terre avec le plus grand soin.[1]

[1] *Mercure galant*, janv. 1693.

JACQUES AYMAR CHERCHE LES LIMITES. — Ce fut vers le temps où le père Le Brun était à Grenoble que le fils d'un paysan, Jacques Aymar-Vernai, né le 8 septembre 1662, à St-Véran, village près de St-Marcellin (Isère), s'aperçut qu'il avait la faculté de la baguette. Aussitôt il se mit à chercher des sources moyennant un léger salaire. Cédant à l'entraînement général, non-seulement il indiqua l'eau, mais il fit servir sa verge divinatoire à tout autre chose et surtout à l'indication des limites, industrie alors fort en vogue. « Beaucoup de gens de la campagne, hommes, garçons et filles, vivaient du petit revenu de leur baguette, et une infinité de différends touchant les limites, se terminaient par cette voie ; on avait volontiers recours à ces juges qui portaient en leurs mains la justice et toutes les lois de leur tribunal. La sentence était promptement expédiée, et les frais en étaient modiques : cinq sous étaient le prix de la découverte, aussi bien que de la vérification d'une limite. [1] »

IL DÉCOUVRE UN CADAVRE. — Un jour, Aymar sent vivement tourner la baguette sur un point peu étendu; ne sachant ce qui pouvait causer ce mouvement, il fait creuser, et, à six ou sept pieds, on trouve le sque-

[1] Le Brun, *Histoire critique des prat. sup.*, 1re édit., part. I; 2e édit., part. VII, vol. II, pag. 347.

lette d'une femme ayant une corde au cou. Alors, suivant la route que la baguette lui indiquait, il arrive dans une maison dont la maîtresse avait disparu depuis deux mois. Il essaya la baguette sur toutes les personnes qui s'y trouvaient, elle ne tourna que sur le mari, qui prit aussitôt la fuite, et ne reparut plus dans le pays.

IL DÉCOUVRE DES VOLEURS ET L'AUTEUR D'UN MALÉFICE.— Cette anecdote fut bientôt connue dans tout le Dauphiné. On appela notre paysan à Grenoble, où il fit plusieurs choses extraordinaires. On avait volé des hardes à un habitant de la ville, Aymar est conduit dans l'endroit où le vol avait été commis. La baguette y tourne, elle continue à tourner en sortant du logis et en avançant dans les rues jusqu'aux prisons. Aymar entre, et, guidé par sa baguette, il va vers quatre fripons enfermés depuis peu de jours; il les fait ranger sur une ligne, met son pied sur le pied du premier, la baguette ne remue pas; sur le pied du second, la baguette tourne. Aymar, malgré les protestations de cet homme, assure que c'est le voleur. On passe au troisième, la baguette ne se meut point, mais elle tourne vivement sur le quatrième; celui-ci, tout tremblant, avoue le fait, et déclare que le second est son complice. Tous les deux, ils disent que les objets volés sont dans une grange près de la ville. On y va, et la ba-

guette découvre sur-le-champ ce qui avait été caché avec soin.

Ce qui est encore bien plus surprenant, c'est qu'une autre fois Aymar reconnut, au moyen de sa baguette, l'auteur d'un maléfice. Tout ceci est rapporté avec beaucoup de sérieux par le père Le Brun, historien par excellence des temps fabuleux et héroïques de la baguette. Ce dernier fait donne une juste idée du charlatanisme qui malheureusement avait remplacé le véritable usage de la baguette, et qui a fait naître contre lui des préventions qui le font repousser non-seulement par les savants, mais encore par beaucoup de gens du monde.

DÉCOUVERTE DES MEURTRIERS DE LYON. — Ce fut sur ces entrefaites qu'eut lieu le fait le plus étonnant de la vie d'Aymar, le fait qui fit sa réputation. Cette fois, l'authenticité du fait paraît incontestable : je vais le rapporter d'après les journaux du temps, laissant à chacun le soin de l'expliquer comme bon semblera ; quant à moi, je ne connais pas d'explication satisfaisante.[1]

[1] *Mercure galant*, 1692, août, pag. 113; septembre, pag. 226 ; octobre, pag. 12, 212. — 1693, janvier, pag. 16, 36, 47, 224 ; février, pag. 236, 311; mars, pag. 104, 166 ; avril, pag. 171, 260, 287; mai, pag. 75, 140 ; juin, pag. 66, 201, 332 ; juillet, pag. 26; août, pag. 52.

Journal des savants, in-4°, 1793, 12 janvier, pag. 26, 27; avril,

Le 5 juillet 1692, vers dix heures du soir, on assassina, à Lyon, dans une cave, un marchand de vin et sa femme. Tout d'abord, personne ne s'aperçut de ce meurtre, et les coupables échappèrent aux poursuites de la justice. Un voisin des victimes fit venir Aymar, qui promit de suivre les assassins, et de les découvrir. Le procureur du roi, de Vagini et le lieutenant criminel l'envoyèrent *prendre son impression* dans la cave où le meurtre s'était commis, et lui donnèrent trois personnes pour l'accompagner. La baguette le conduisit dans la cour de l'archevêché, de là à la porte du Rhône; il suivit le fleuve, trouvant tantôt la trace de trois criminels, tantôt seulement celle de deux. Arrivé à la maison d'un jardinier, il soutint que les coupables avaient touché une table et bu à une bouteille qu'il désigna. En effet, deux enfants de neuf à dix ans, qui d'abord avaient tout nié de peur d'être punis par leur père pour avoir tenu la porte ouverte contre sa défense, avouèrent ensuite que trois hommes, qu'ils dépeignirent, s'étaient glissés dans la maison, et avaient bu le vin de la bouteille. Ces premières découvertes engagèrent à suivre Aymar. A une demi-lieue plus

pag. 189. Un extrait de ces deux morceaux a été donné dans la *Collection académique*, vol. VI, pag. 252.

Lettres historiques, 1692, octobre, tom. II, pag. 393; décembre, pag. 637; — 1693, mars, tom. III, pag. 312; juin, pag. 658.

Mercure historique et politique, mai 1693, pag. 565.

bas que le pont de la Guillotière, il fallut prendre un bateau, la baguette indiquant que les coupables étaient allés par eau. Le paysan suivit leur route, abordant partout où ils avaient pris terre ; il allait droit à leur gîte, et reconnaissait les lits où ils avaient couché, les tables sur lesquelles ils avaient mangé, et les pots et verres dont ils s'étaient servis. Arrivé au camp du Sablon, Aymar reconnut que les assassins y étaient, mais redoutant les soldats, il alla à Lyon chercher des lettres de recommandation. A son retour, les meurtriers n'étaient plus au camp ; il les suivit jusqu'à Beaucaire ; sa baguette le mena à la prison dont les portes lui furent ouvertes, et elle tourna sur un bossu, enfermé depuis quelques heures pour un larcin ; on abandonna la poursuite des autres complices, et le bossu fut mené à Lyon. D'abord, il niait tout ; mais se voyant reconnu par les hôtes chez lesquels il avait logé, il avoua, à Bagnols, que c'était lui qui avait conseillé le meurtre, et qu'il gardait la porte de la boutique pendant que deux provençaux consommaient le crime avec une serpe de bûcheron. De Lyon, Aymar fut renvoyé à Beaucaire. Les complices du bossu venaient de quitter cette ville ; il marcha sur leurs traces jusqu'à Toulon, et découvrit qu'ils s'étaient embarqués ; enfin, il les poursuivit sur mer jusqu'aux frontières du royaume sans pouvoir les atteindre.

Cependant le procès du bossu, nommé Joseph Arnoul, s'instruisait : « Sa confession, fut-il écrit à l'abbé Bignon, s'est trouvée si conforme à tout ce que la baguette a indiqué, et à cinquante autres preuves et circonstances que l'on a eues d'ailleurs, que jamais affaire de cette nature n'a été mieux éclaircie. » Aussi, ce criminel, qui ne se donnait que dix-neuf ans, fut rompu vif sur la place des Terreaux.

Aymar, de retour de sa dernière poursuite, fit des expériences devant les magistrats et les premiers habitants de Lyon, avec la serpette du crime mêlée à deux autres semblables ; soit qu'on les ait cachées ou enterrées, soit qu'on lui ait bandé les yeux, il a toujours reconnu, au moyen de sa baguette, la serpe dont les criminels s'étaient servis.

SUCCÈS D'AYMAR A PARIS. — Le fait de Lyon eut un retentissement immense : de nombreuses lettres manuscrites ou imprimées[1] se répandirent dans toute la France, et les journaux ne parlaient que d'Aymar. Cette célébrité détermina le prince Henri-Jules de Bourbon-Condé, fils du grand Condé, à faire venir à Paris l'*homme à la baguette*.

[1] *Lettre à madame la marquise de Senozan, sur les moyens dont on s'est servy pour découvrir les complices d'un assassinat commis à Lyon, le 5 juillet* 1692 ; Lyon, 1 vol. in-12 sans date. (1692, par Chauvin, son nom se trouve dans le permis d'imprimer.)

Cette lettre a été réimprimée dans le III[e] vol. de l'*Histoire critique des pratiques superstitieuses*, deuxième édition.

Au commencement de 1693, Aymar fit dans la capitale de nombreuses expériences qui d'abord réussirent. Au Luxembourg, il trouva des bornes enfouies dans la terre et perdues depuis 20 ans. Chez le prince, il découvrit de l'or caché à dessein, et reconnut entre plusieurs autres une table sur laquelle on avait, trois ans auparavant, volé des flambeaux. Enfin, chez un particulier, il déterra une assiette d'argent cachée dans un fumier.

Elle fut d'abord imprimée in-4°; mais cette édition que je n'ai pu voir a été désavouée par l'auteur.

Dissertation physique en forme de lettre à M. de Sève, dans laquelle il est prouvé que les talents extraordinaires qu'a Jacques Aymar, dépendent d'une cause très naturelle, par Pierre Garnier; Lyon, 1692, 1 vol. in-12. Réimprimé dans le IIIe vol. de l'*Histoire critique des pratiques superstitieuses*, deuxième édition.

Histoire de la baguette de Jacques Aymar, pour faire toutes sortes de découvertes; Paris, 1693, 1 vol. in-18, par Garnier; son nom se trouve dans les approbations. C'est sous un titre nouveau la réimpression de l'ouvrage précédent.

Lettre à M. l'abbé D. L., sur les véritables effets de la baguette de Jacques Aymar, par P. B. (Buissière); Paris, 1694, 1 vol. Je n'ai pu la trouver.

Réflexions sur les indications de la baguette, par le père Ménestrier, S.-J.; Lyon, 1694, 1 vol. Réimprimé à Avignon, in-12, en 1840, sous le titre *De la baguette divinatoire*, par le père Ménestrier. Inséré dans un recueil de pièces sur les diverses actions attribuées au diable.

Revue du Lyonnais, 1837, tom. V, p. 81. — *Un procès à Lyon en* 1992, ou *Aymar l'homme à la baguette*, par Alphonse Gibardin. Rien de neuf sur ce sujet.

IL AVOUE QU'IL EST UN CHARLATAN. — Ces succès ne furent pas de longue durée. On feignit un vol, on cassa un carreau à une fenêtre, et l'on appela Aymar. Il se laissa prendre à cette ruse, et dit qu'en effet il sentait qu'un larcin avait été commis ; sa baguette le conduisit au carreau cassé et qui plus est lui fit découvrir un voleur. Des essais analogues renouvelés trois ou quatre fois eurent à peu près le même résultat. Le prince irrité fit appeler le tourneur de baguette, et lui adressa une sévère réprimande. Il termina en lui promettant 100 louis, et lui dit que, puisqu'il l'avait pris sous sa sauvegarde, il le renverrait chez lui, à condition toutefois qu'il avouerait ses fourberies, sinon il allait le livrer à la justice et il serait puni comme faux accusateur. Aymar n'avait pas à hésiter, il déclara qu'il était un fripon, un charlatan, prit la somme et partit heureux de sortir ainsi du mauvais pas où il se trouvait. Ce qu'il y a de fâcheux dans la déclaration du paysan de St-Véran, c'est que pour se tirer d'affaire, il sacrifiait ce qu'il y avait de vrai dans sa faculté, la découverte des sources et des métaux, aussi bien que ce qu'il y avait de faux. Je le répète, les abus que l'on a fait de la baguette lui ont fait le plus grand tort ; mais de quoi n'a-t-on pas abusé ?

DÉTAILS SUR AYMAR. — Aymar avait un grand air de bonne foi qui disposait en sa faveur, il était simple

et affectait beaucoup de religion. Tous les jours il allait à la messe, il se confessait souvent et disait, à qui voulait l'entendre, qu'il s'était toujours abstenu de femmes, condition suivant lui indispensable pour avoir la propriété de la baguette. Aymar, en un mot, était l'homme du grand siècle, l'adroit Tartuffe. Il semble, en outre, être la personnification de la magie et de toutes les superstitions du passé venant mourir devant la civilisation et le progrès, et ensevelissant dans leurs ruines d'utiles vérités.

Plusieurs fois, dit Comiers, on fit au pied des autels renoncer Aymar à sa faculté, comme étant un don et une embûche du démon; mais la baguette tourna toujours.

L'adroit dauphinois se faisait un petit revenu en prétendant connaître avec sa baguette le sexe des enfants dans le sein de la mère, la fidélité des époux, etc. Bayle [1] rapporte qu'un jour un ouvrier se présenta chez lui avec sa fiancée et lui donna 10 francs, désirant savoir si elle était vierge.

PIÈCE SUR AYMAR. — Les prétentions ridicules d'Aymar, comme de juste, égayèrent beaucoup le public, les écrivains s'en emparèrent et les tournèrent en ridicule. Régnard fit, en collaboration avec

[1] *Dictionnaire* in-fol., deuxième édition, vol. I. A l'article Abaris, il y a de longues notes sur Aymar et la baguette.

Dufréni, une pièce de circonstance intitulée : *La baguette de Vulcain*. Elle fut jouée à l'hôtel de Bourgogne. La première représentation eut lieu le 10 janvier 1693. Le succès fut prodigieux ; aussi les auteurs y firent une addition sous le titre d'*Augmentation à la baguette de Vulcain*. Voici la scène III de la première pièce.

MÉLISSE, ROGER.

MÉLISSE.

Que je suis malheureuse ! Je vois tout le monde en joie ; mais pour moi, je ne saurais rire.

ROGER.

Qu'avez-vous donc, la belle larmoyeuse ?

MÉLISSE *(pleurant)*.

J'avais un mari.... hé ! quand je fus enchantée.... hé ! et je ne le trouve plus.... hu ! hu !

ROGER.

Quoi ! la perte d'un mari vous afflige si fort ? Vous avez beau pleurer en musique, vous ne trouverez guère de veuves qui fassent la contre-partie avec vous.

MÉLISSE.

Monsieur le sorcier, vous qui êtes si habile homme, ne pourriez-vous pas me faire retrouver mon cher époux ?

ROGER.

Rien ne m'est impossible. Par la vertu de cette baguette, je découvre les eaux et les trésors les plus cachés ; c'est avec cette baguette que je suis les meurtriers à la piste, par mer et par terre ; et c'est enfin avec cette baguette que je trouve les maris perdus.

MÉLISSE.

Est-il possible ? Je crois que sans moi vous n'auriez guère de pratiques ; car un mari est un meuble qui ne se perd pas aisément, et je n'ai point encore vu d'affiches pour des maris perdus.

ROGER.

Mais il est bon de vous avertir que ma baguette n'a de vertu que pour les maris d'une certaine espèce. Parlez-moi franchement, avez-vous toujours été bien fidèle au vôtre ?

MÉLISSE.

Si j'ai été bien fidèle ? J'aurais dévisagé un homme qui aurait eu la hardiesse de me regarder seulement entre deux yeux.

ROGER.

Tant pis ! Je ne saurais rien faire pour vous.

MÉLISSE.

Et pourquoi ?

ROGER.

C'est que ma baguette est un présent qui m'a été fait par Vulcain : elle n'a point de vertu pour les maris dont les femmes ont été fidèles ; mais quand elle approche d'un mari tant soit peu vulcanisé.... Voyez, examinez bien votre conduite. Pour peu que vous ayez écorné la fidélité matrimoniale, je réponds de retrouver votre mari.

MÉLISSE.

Et mais..... Mais....

ROGER.

Allez, allez ; parlez en toute assurance.

MÉLISSE.

Il venait chez nous autrefois un certain petit plumet, qui était terriblement sémillant. Monsieur, est-ce assez pour la baguette ?

ROGER.

Ho ! non, non.

MÉLISSE.

J'ai reçu aussi des présents d'un banquier, qui faisait tout ce qu'il pouvait pour faire profiter son argent auprès de moi. Monsieur, est-ce assez pour la baguette ?

ROGER.

Eh ! non, vous dis-je, non.

MÉLISSE.

Oh, dame ! s'il faut tant de choses !

ROGER.

Mais que diable ! il faut ce qu'il faut, une fois.

MÉLISSE.

Attendez, attendez.

ROGER.

Hé ! là, voyez, voyez.

MÉLISSE.

Il fréquentait aussi au logis un petit blondin à rabat, qui....

ROGER.

Doucement. Cet homme à rabat était-il de la grande ou de la petite espèce ?

MÉLISSE.

Mais son rabat était de trois doigts plus court que celui d'un conseiller, et nous allions souvent nous promener ensemble.

ROGER.

Il n'y a pas encore là de quoi faire tourner la baguette.

MÉLISSE.

Il me mena une fois promener hors la ville ; mais malheureusement la flèche de son carrosse rompit, et

nous fûmes obligés de coucher à sa maison de campagne.

ROGER.

Oh ! en voilà plus qu'il n'en faut. Nous retrouverons votre mari, fût-il au centre de la terre.... Voyez la vertu de ma baguette.

(Roger fait tourner sa baguette, qui prend la figure d'un croissant, aussitôt le mari de Mélisse paraît.)

AYMAR DÉCOUVRE LES PARENTS D'UN ENFANT. — Malgré les échecs qu'il avait éprouvés, malgré ses aveux, Aymar, de retour en Dauphiné, s'occupa encore de la baguette, comme le prouve le fait suivant qui se trouve dans Bayle. [1] En 1697, le prieur des chartreux de Villeneuve-lès-Avignon, passant par Orange avec Aymar, fut visité par le directeur de l'hôpital, qui désirait connaître les parents d'un enfant exposé, devant le couvent des capucins, trois jours auparavant. Aymar se rendit au lieu où l'enfant avait été exposé, sa baguette en tournant le mena tout droit dans un village nommé Camaret, et là, dans une métairie où il assura que l'enfant était né. En route, il avait rencontré un cavalier que la baguette désigna être le père de l'enfant. On ne punit pas les parents, mais ils reprirent le nouveau-né.

[1] Bayle a puisé ce fait dans le *Mercure historique et politique*, avril 1697.

C'est le dernier fait connu sur Aymar.

Deux ouvrages assez importants ont été écrits sur la découverte extraordinaire que ce paysan avait faite du meurtrier de Lyon.

PHYSIQUE OCCULTE PAR L'ABBÉ DE VALLEMONT. — 1° *La Physique occulte*, ou *Traité de la Baguette divinatoire*, ouvrage anonyme de l'abbé de Vallemont, qui eut plusieurs éditions en un ou deux volumes in-18 et in-12 : Paris, 1692, 1709 ; La Haye, 1722, 1747, 1762. Il est orné de gravures ; dans les dernières éditions, elles sont au nombre de 24. La *Physique occulte* eut une très grande vogue, elle est encore estimée par les amateurs de livres. L'inquisition la prohiba et la condamna par un décret du 26 octobre 1701. Le pape Clément XI ne voulut rien laisser imprimer à Rome, en faveur de l'usage de la baguette, et il fit supprimer des livres italiens qui avaient été faits pour l'autoriser.

L'abbé de Vallemont, que Leibnitz[1] trouve digne d'une meilleure matière, croit le phénomène de la baguette naturel et réel, même dans ses effets les plus surprenants. Il l'explique par l'émanation des corpuscules ; suivant lui, les sources et les mines dégagent des masses considérables de vapeurs, de

[1] *Lettres de Leibnitz*, troisième lettre à Tenzelius. Ce philosophe célèbre parle encore de la baguette dans sa dix-huitième lettre à Magliabechius.

même les voleurs et les assassins, bourrelés par le remords et la crainte d'être découverts, ont le sang agité; ils transpirent beaucoup. Les corpuscules de ces vapeurs ou de cette transpiration ne se mêlent pas facilement à l'air, ils restent en place, et s'insinuent dans certaines personnes plus délicatement constituées; ils pénètrent jusque dans la baguette, ce qui détermine le mouvement. Ce système est savamment, fortement et adroitement développé, pour ce qui concerne les eaux; il est fâcheux que l'auteur ait voulu aussi expliquer physiquement la découverte des voleurs, des assassins et des limites. Bien que faux, ce système séduisit beaucoup de personnes.

Dans plusieurs dictionnaires biographiques, à l'article Vallemont, on lit : « *Physique occulte*, ouvrage qui montre que l'auteur n'entendait rien en cette matière, non plus que le père Le Brun qui l'a réfuté. »

LETTRES QUI DÉCOUVRENT L'ILLUSION DES PHILOSOPHES, PAR LE PÈRE LE BRUN. — 2° *Lettres qui découvrent l'illusion des philosophes sur la baguette*, *et qui détruisent leurs systèmes*, ouvrage anonyme du père Le Brun, de l'Oratoire; Paris, 1693, 1 vol. in-12; réimprimé à Amsterdam en 1696, et dans l'*Histoire critique des pratiques superstitieuses*[1], ouvrage du

[1] *Histoire critique des pratiques superstitieuses qui ont séduit les peuples et embarrasé les sçavants, avec la méthode et les principes*

même auteur, contenant aussi de grands détails sur la baguette. Un bel esprit du temps comparait le père Le Brun à un médecin qui est lui-même malade : pour guérir l'opinion publique, ce religieux range la baguette parmi les effets dus à la puissance et à la malignité du démon.

SENTIMENT DE BAYLE, MALEBRANCHE, FONTENELLE. — Le sentiment de cet oratorien est appuyé par celui du sceptique Bayle, qui dit, après avoir raconté le fait de Lyon : « Nous voilà plus en état qu'on n'y fut jamais de décider, par des phénomènes incontestables, que les démons produisent cent choses. »

Malebranche, qui avait écrit contre les sorciers, les devins, les magiciens, et les avait traités de

pour discerner les effets naturels d'avec ceux qui ne le sont pas, par un prêtre de l'Oratoire. (Anonyme.) Paris (imprimé à Rouen), 1702, 1 vol in-12 divisé en trois parties : les deux premières sont la reproduction des *lettres sur l'illusion des philosophes*, mais entièrement refondues ; la troisième, aussi volumineuse que les deux autres, ne contient rien sur la baguette.

Id., par le R. P. Pierre Le Brun, prêtre de l'Oratoire ; Paris, 1732, 3 vol. in-8°, entièrement refondue, très augmentée ; sur huit livres que contiennent les deux premiers volumes, un seul, le septième, traite de la baguette. Le troisième volume contient une réimpression des *lettres sur l'illusion des philosophes*, et de plusieurs opuscules sur la baguette, dues à divers auteurs.

En Hollande, on a donné deux éditions de l'*histoire critique* en 1732, 3 vol. in-8° ; et 1736, 4 vol.

Comme suite à cet ouvrage, on a publié un volume qui ne renferme rien sur la baguette.

cerveaux malades, se trouve du même avis que Bayle, dans une lettre qu'il adresse au père Le Brun.

dit, en parlant de la baguette, y compris la recherche des sources et des filons : « Rien de cela ne se peut faire sans le secours de l'action d'une cause intelligente, et cette cause ne peut être que le démon.[1] »

Le père Le Brun ayant demandé le sentiment de l'académie des sciences sur son *Histoire des pratiques superstitieuses*, compilation assez mal digérée, obtint le curieux certificat suivant, extrait des registres de l'académie du 17 décembre 1701.

« .... Nous sommes convenus, tous ensemble (les membres de la commission : le père Malebranche, du Hamel, Gallois, Dodart, de la Hyre et Fontenelle), que le livre était plein de recherches curieuses, et *bien raisonné;* que les principes qui y sont établis, pour démêler ce qui est naturel d'avec ce qui ne l'est pas, sont solides, et que les pratiques qu'on y combat sont de pures impostures des hommes, ou doivent avoir des causes qui ne peuvent être rapportées à la physique, supposé la vérité des faits dont on n'a pas entrepris la discussion. En foi de quoi j'ai signé le présent certificat. « FONTENELLE,

secrétaire de l'académie royale des sciences. »

[1] *Mercure galant*, janvier 1693; et dans les ouvrages du père Le Brun.

Le merveilleux, heureusement, ne survécut pas au paysan de St-Véran. Après lui, parurent plusieurs tourneurs de baguette, mais ils firent peu de bruit, et se contentèrent de rechercher les sources et les filons métalliques.

ZAHURIES, VOYEURS D'EAU. — En 1772, un hydroscope, Parangue, mit encore le monde curieux et savant en émoi. Il ne se servait d'aucun instrument; il prétendait voir couler l'eau dans le sein de la terre. Cette prétention n'était point nouvelle : Del-Rio, auteur espagnol, parle [1] d'hommes nommés Zahuries qui jouissaient de la même faculté; ils pouvaient même apercevoir les cadavres enterrés. Cet auteur raconte qu'étant à Madrid, en 1575, il vit un petit garçon présentant ce singulier phénomène; ses yeux étaient fort rouges.

MADAME PÉDEGACHE VOIT A TRAVERS LA TERRE ET DANS L'INTÉRIEUR DU CORPS. — Dans le *Mercure de France* [2], volumineuse macédoine où se trouvent pêle-mêle toute espèce d'articles, il est parlé d'une dame nommée Pédegache qui voyait l'eau couler dans la terre, jusqu'à une profondeur de 30 à 40

[1] *Syntagma tragediæ latinæ*, Antuerpiæ, 1593; *Commentarius in Medeam Senecæ*, vers 231.

[2] 1725, septembre, IIe vol.; 1772, juillet, Ier vol., pag. 137; extrait des *Variétés historiques, physiques et littéraires*, tom. II, pag. 473. Voy. aussi *Mémoires instructifs pour un voyageur*, Amsterdam, 1738, pag. 114 et 120.



brasses. Elle appréciait le volume des sources, et pouvait indiquer les roches et terrains qui les recouvraient ; au-dessous ou à côté de l'eau, elle ne voyait plus rien.

Elle avait aussi la faculté de voir les mines. Etant encore enfant, elle aperçut un mineur qui travaillait sous terre, à plus de 60 palmes de profondeur.

Mme Pédegache distinguait bien mieux les objets le matin étant à jeûn. Cette vue la fatiguait même si fort, qu'elle était obligéé de prendre quelque chose dès qu'elle se réveillait.

Le *Mercure de France* ajoute, fait bien plus merveilleux, que cette dame voyait dans l'intérieur du corps, surtout quand on était nu ; elle apercevait battre le cœur, circuler le sang ; elle distinguait si bien toutes les parties, qu'elle servait de guide aux médecins. Les autopsies prouvèrent toujours ce qu'elle avait avancé. Dès sept mois de grossesse, elle pouvait reconnaître, dans le sein de la mère, le sexe des enfants. Ce fut à l'âge de cinq ans que cette femme découvrit sa faculté. Etant à table avec son père, elle se mit à rire ; on lui demanda pourquoi elle riait ? elle dit que c'était parce qu'elle apercevait un petit enfant dans le sein de la cuisinière qui les servait ; en effet, cette cuisinière accoucha quelques temps après.

En remontant à l'origine de chaque fait, nous les trouvons toujours entourés de merveilleux. Il y a bien peu de temps que les phénomènes physiques ont pu se débarrasser de toutes les pratiques superstitieuses dont on les entourait et de tout le merveilleux qu'on leur prêtait. Le mélange du faux avec le vrai a malheureusement fait rejeter bien des vérités. Maintenant que nous sommes dans une époque éminemment critique, sachons repousser le mensonge, sans nous priver de ce qui peut être utile.

PARANGUE VOIT LES SOURCES DANS LA TERRE. — Jean-Jacques Parangue est né au village d'Anseome, près de Marseille; c'est à tort que plusieurs auteurs l'ont dit Dauphinois.[1] A l'âge de 5 ans, étant assis auprès du foyer chez son père, il se leva vivement en s'écriant :

— Je suis perdu, je vais me noyer !

Et il ne voulut plus se remettre à sa place. Plusieurs fois, en ramenant des bestiaux du pâturage, on le vit faire de grands détours, bien qu'il n'y eut aucun

[1] *Journal des savants*, in-4, 1772, août, pag. 565; décembre, IIe vol., pag. 873.

Mercure de France, 1772, juin, pag. 219; juillet, Ier vol., pag. 137, 143; IIe vol., pag. 169; septembre, pag. 51, expériences sur la baguette, pag. 177; octobre, Ier vol., pag. 166.

Introduction aux observations de physique, 1772, pag. 231, 255, 257, 261 et 263; baguette, 431.

Gazette de France, 1772, nos 41, 45, 47, 48, 52, 54.

obstacle devant lui; il disait que c'était pour ne pas se mouiller. Ce fut ainsi qu'on découvrit sa singulière faculté.

D'abord, il confondait les eaux souterraines avec celles qui coulent à la surface du sol; mais avec l'âge il parvint à les distinguer fort bien. Ses parents songèrent alors à tirer profit de son talent; sous la conduite d'un frère aîné, il parcourut la Provence, le Dauphiné et le Languedoc, et partout il eut beaucoup de succès. Il faisait payer ses indications 3 livres et demandait à dîner.

A 14 ans, il s'était acquis, dans le sud-est de la France, une très grande réputation. Aussi écrivit-on à l'académie des sciences, et lui proposa-t-on de faire des expériences pour vérifier le fait. Elle refusa, traitant tout cela de chimères. Le célèbre Lalande écrivit sur Parangue une lettre qui eut beaucoup de retentissement, et dans laquelle il traite l'hydroscope de *petit charlatan*, et les habitants du midi de dupes. En voici des fragments : [1]

LETTRE DE LALANDE SUR PARANGUE. — «..... Il est surprenant, Monsieur, qu'une personne qui a des lumières et de l'esprit ait pu donner dans le piége qu'un *petit charlatan* a tendu à votre bonne foi.

« Votre *candeur* n'a pu résister au témoignage et à

[1] *Mercure de France*, 1772, juillet, IIe vol., p. 169.

l'assurance de *plusieurs personnes dignes de foi*, et vous avez fait prêter à la persuasion qu'ils vous avaient inspirée *les faits mêmes dont vous avez été témoins*; vous n'étiez pas aussi accoutumés que nous le sommes ici à voir des preuves de l'étrange crédulité et même de la *stupidité du peuple;* et vous avez pensé qu'une chose attestée par beaucoup de personnes devait être vraie, sans examiner si la fourberie, le préjugé, l'amour du merveilleux, n'étaient pas les sources ordinaires des prodiges attestés dans tous les temps et dans tous les pays; mais que jamais les physiciens ne croient quand ils choquent les idées nettes que nous avons des forces de la nature.... »

Quand on a étudié les hommes, ajoute-t-il, il est des faits sur lesquels « on n'a pas même la complaisance de suspendre son jugement. » Aussi, lorsqu'un magistrat, homme très sensé, a proposé à l'académie de faire venir Parangue, « nous l'avons prié de n'en rien faire, ce serait accréditer des bruits ridicules et leur donner un air d'importance qu'ils ne méritent pas.... »

FABLE CONTRE PARANGUE.—D'autres personnes ont attaqué le petit provençal par des vers qui couraient les salons. Voici une de ces pièces due à Leclerc de La Motte: [1]

[1] *Mercure de France*, 1772, septembre, pag. 51.

LE SINGE CHARLATAN.

Un singe un jour se mit en tête
De tenter du public la curiosité,
D'éprouver sa crédulité,
Et, dans ce dessein, il s'apprête
A rassembler les animaux;
Il leur dit à peu près ces mots:
« Cette eau produit une merveille
Qui mettra fin à tous vos maux;
En vous en frottant bien l'oreille,
Vous entendrez venir de loin,
Et sans vous donner d'autre soin,
Les chasseurs qui vous font la guerre,
Fussent-ils au bout de la terre. »
A peine eut-il dit son secret,
Que chaque auditeur lui demande
L'eau qui produit ce bel effet.
A ses voisins chacun le mande,
Et partout le bruit s'en répand.
Un vieux lion sage et savant,
Qui connu bientôt l'imposture,
Dit: « Vous croyez cet insolent!
Commande-t-il à la nature?
Elle seule a formé nos sens,
Seule elle a prescrit l'étendue
De notre voix, de notre vue;
Et s'il paraît des impudents
Qui veulent en savoir plus qu'elle,
Ce n'est jamais qu'à vos dépens;

Il faut enfermer la sequelle
De ces effrontés charlatans,
Et plaindre tous ces ignorants,
Dont ils ont brouillé la cervelle. »

L'HYDROSCOPE ET LE VENTRILOQUE DE L'ABBÉ SAURI, ET L'INTROSCOPE. — L'abbé Sauri publia une petite brochure en faveur de Parangue : *L'hydroscope et le ventriloque*, in-12, 1772. Il raisonne parfaitement le fait et en donne une théorie fort ingénieuse. De suite on lui répondit par un petit pamphlet intitulé : *L'introscope*. L'auteur anonyme suppose une personne voyant à travers le corps tout ce qui se passe dans l'âme.

PARANGUE TROUVAIT RÉELLEMENT LES SOURCES. — Ce qui paraît indubitable dans l'affaire de Parangue, c'est qu'il découvrait parfaitement les sources souterraines et les suivait très exactement. Pour ce qui est de la profondeur, souvent il se trompait. Par quelle espèce de sensation parvenait-il à reconnaître les sources ? Etait-ce réellement au moyen de la vue ? Nous ne saurions le dire; toujours est-il que lorsqu'il les recherchait, il avait son chapeau abattu sur les yeux et il regardait le sol avec attention.

ROUX VOIT LES SOURCES. — De nos jours, en 1844, un jeune homme de 15 à 16 ans, nommé Fortuné Roux, du village de Brantes, situé dans le Mont-Ventoux (Vaucluse), prétend aussi voir couler les

sources dans le sein de la terre.[1] Souvent, dans ses excursions, il remarquait des *traînées de vapeur*, ou une fumée, comme il le dit, qui s'élevait à la surface du sol et se prolongeait suivant certaines directions. Plusieurs fois il avait suivi à la trace la direction de ces vapeurs et il était arrivé à des sources. Un jour, il détermine un paysan à creuser sur un des points d'où s'élèvent ces vapeurs, et fait découvrir une source abondante. Dès lors, il n'eut plus aucun doute sur sa faculté, et, d'après ses indications, on entreprit des travaux qui eurent de bons résultats.

Une fois cependant on était parvenu à une grande profondeur sans rencontrer les eaux annoncées. Les ouvriers hésitaient, et Roux lui-même, bien que rassuré par la présence des vapeurs qu'il voyait s'élever à ses pieds, éprouvait quelque impatience. Par un mouvement machinal, il porte ses mains sur ses yeux; à peine sont-ils fermés qu'il aperçoit très nettement la source cherchée, coulant comme dans une tranchée ouverte à une profondeur qu'il peut évaluer et indiquer aux ouvriers. En effet, la source fut bientôt mise à découvert.

Cependant cette vision avait produit sur Roux une impression si violente qu'il en était bouleversé; il courut tout tremblant confier au curé du village son émo-

[1] *Almanach phalanstérien pour* 1846, pag. 75. *Démocratie pacifique*, 20 mars 1844, c'est le même article.

tion et les alarmes de sa conscience. Celui-ci rassura le jeune hydroscope, et lui dit que la faculté dont il est doué n'est ni infernale ni criminelle.

Cette singulière épreuve apprit à Roux l'étendue de ses facultés et le moyen vrai d'en faire l'application. Aujourd'hui, dès qu'il aperçoit les *traînées de vapeur*, il va se placer à leur centre, et, fermant les yeux, il voit alors très distinctement le cours d'eau intérieur, son volume et les couches qui le séparent de la surface du sol.

Depuis cette époque, il s'est occupé à chercher des sources dans le département de Vaucluse et dans les départements voisins.

VAPEURS SUR LES SOURCES. — Les faits que nous venons de rapporter paraîtront moins surprenants, si l'on réfléchit à un phénomène que bien des personnes ont pu remarquer. Il se forme sur les courants d'eau souterrains des lignes ou traînées de vapeur. Ces vapeurs sont surtout visibles le matin lorsque le soleil se lève. Pour les apercevoir plus nettement, il faut se coucher à plat ventre et regarder raz le sol.

Vitruve et après lui tous les écrivains qui ont traité des signes extérieurs qui peuvent faire reconnaître les sources, ont parlé de ces traînées de vapeurs. Ils disent tous que c'est le meilleur moyen de reconnaître l'existence de l'eau souterraine.

BLETON DÉCOUVRE QU'IL A LA FACULTÉ DE TROUVER

LES SOURCES. — Après Parangue, qui poursuivi avec acharnement par les railleries des Parisiens, se contenta des succès incontestables qu'il obtenait dans le midi, il s'écoula plusieurs années sans qu'aucun hydroscope fît parler de lui. Enfin parut Bleton. Né de parents pauvres, à St-Jean-en-Royans, dans le Dauphiné, il fut élevé par charité dans une chartreuse. A 7 ans, il portait à dîner à des ouvriers; s'étant assis sur une pierre, il fut saisi d'un violent accès de fièvre. Les ouvriers le couchèrent à quelques pas de là et la fièvre cessa de suite. Etonné, il essaya plusieurs fois de s'asseoir sur la pierre et y prit toujours la fièvre. Le prieur de la chartreuse, à qui l'on conta ce fait, voulut en connaître la cause. Il fit creuser sous la pierre et y trouva une source si forte qu'on l'employa à faire aller des moulins. L'enfant profita de la faculté qu'il venait de reconnaître en lui de découvrir les eaux, pour gagner sa vie, et bientôt il acquit un grand renom en Dauphiné. Ce fut lui qui trouva, en 1772, les belles sources de la Grande-Chartreuse qu'admirent tous les voyageurs qui vont visiter ce lieu si pittoresque et si grandement beau. Il remonta aussi les sources d'Aix-les-Bains jusqu'à leur origine.

Plus tard, il parcourut la Provence, le Lyonnais, la Bourgogne et l'Alsace. Il fut dans l'Ile-de-France en 1781, et chercha de l'eau pour Trianon et Versailles.

SENSATIONS QU'ÉPROUVAIT BLETON. — Les cours d'eau souterrains déterminaient chez Bleton une agitation nerveuse. Voici la description qu'en donne le docteur Thouvenel : « La première impression que fait éprouver au corps de Bleton la présence de l'eau souterraine, se porte sur le diaphragme, en s'étendant vers ses appendices supérieurs ou ses attaches avec le sternum, et produisant un serrement avec de l'oppression dont le siége paraît borné à la partie antérieure et supérieure de la poitrine. Un saisissement, un tremblement et un refroidissement général s'emparent en même temps de lui ; ses jambes chancellent, les tendons des poignets se roidissent et entrent en convulsion. Le pouls se concentre et diminue peu à peu. En un mot, cet état représente et caractérise l'invasion d'une véritable attaque de spasme convulsif. Il subsiste avec des nuances cependant, et des variations du plus au moins, tant que cet homme reste sur la source, et disparaît presque subitement lorsqu'il se place à côté, si ce n'est, à ce qu'il dit, un sentiment intérieur de froid et de serrement léger ; au devant de la poitrine ; ce sentiment ne cesse totalement qu'à une certaine distance de l'eau, et cette distance exprime selon lui la profondeur de cette dernière......

« Le malaise est plus grand et plus difficile à soutenir en remontant les sources qu'en suivant leur cours

naturel. Lorsqu'elles sont très fortes, le repos devient de temps en temps nécessaire, et quand cet homme soutient longtemps cet exercice, son corps s'affaiblit, il éprouve, le reste de la journée, un sentiment de lassitude, de courbature et surtout un mal de tête, accidents très ordinaires à la suite des fortes passions nerveuses. Les sensations sur l'eau sont plus fortes et plus distinctes à jeûn qu'après le repas. [1] »

SENSATIONS D'AUTRES SOURCIERS.—Voici quels sont les sensations éprouvées par d'autres sourciers dont parle également Thouvenel. Un ancien capitaine éprouve « un dérangement général dans toute l'habitude de son corps, une variation étonnante dans son pouls, une contraction prodigieuse dans le système de ses nerfs, lorsqu'il est sur une source. »

En 1735, un sourcier avait « le pouls assez agité... de temps en temps des mouvements convulsifs dans les bras... Il était tout en eau, et les gouttes lui tombaient du front. »

Quand le prieur de la Chartreuse de Lyon se trouve sur des sources, « les pulsations de son pouls deviennent plus précipitées. »

Un curé dauphinois écrivait à Thouvenel : « Lorsque je me trouve sur les sources souterraines, je me sens des frisonnements fort considérables dans les

[1] Ier Mémoire, IIe section.

épaules, dans les mollets des bras, au gras des jambes, et si je restais quelque temps à suivre une source forte, je me sentirais fatigué comme si j'avais porté longtemps un fardeau.[1] »

RAPPORTS ENTRE LES SENSATIONS ET LE MOUVEMENT DE LA BAGUETTE. — Toutes ces citations montrent que les courants d'eau agissent vivement sur certaines natures nerveuses plus sensibles que d'autres. Il est des personnes qui, sans le secours d'aucun instrument, peuvent découvrir les sources, grâce aux sensations qu'elles éprouvent. Bleton était du nombre; cependant, il se servait ordinairement d'une baguette, trouvant ce moyen plus facile et plus sûr pour reconnaître les sources peu considérables. La plupart des sourciers, moins fortement impressionnés sont forcés, pour avoir conscience de leur sensation, de se servir d'un instrument, de la baguette.

Thouvenel a constaté, sur Bleton, les rapports qui existent entre le mouvement de la baguette et la crise nerveuse. « L'ébranlement du corps et le mouvement de la baguette commencent et finissent en même temps, et sont constamment proportionnés l'un à l'autre, sans en excepter même ce qui se passe lors du mouvement rétrograde.[2] »

[1] Ier Mémoire, IIIe section.
[2] Ier Mémoire, IIe section.

MANIÈRE DONT BLETON TENAIT SA BAGUETTE. — Bleton se servait d'une baguette droite, légèrement arquée ; il la posait sur les deux index, de sorte que le milieu de l'arc était renversé entre les deux mains, et les extrémités relevées en dehors de chaque côté. (Fig. 2.) Il faut placer les doigts de manière à ce que le centre de gravité puisse changer au moindre mouvement, et passe du milieu de l'arc aux extrémités ; par ce moyen, en imprimant aux doigts un léger mouvement de va et vient, on déplace alternativement le centre de gravité, et la baguette se meut circulairement. Chez Bleton, ce mouvement était le résultat de l'action nerveuse causée par les eaux souterraines.

Cet hydroscope découvrait non-seulement les sources, mais il indiquait aussi, au moyen de sa baguette, les filons métalliques, et surtout le charbon. Il en fit ouvrir plusieurs mines en Lorraine.

MÉMOIRE PHYSIQUE ET MÉDICINAL, PAR THOUVENEL. — Le docteur Thouvenel, homme de mérite et de savoir, chargé par le roi de faire un travail sur les eaux minérales de France, profita de la faculté de Bleton, et l'étudia avec soin. En 1781, il publia un *Mémoire physique et médicinal sur la baguette.*[1] Cet

[1] *Mémoire physique et médicinal montrant des rapports évidents entre les phénomènes de la baguette divinatoire, du magnétisme et de l'électricité*, par T*** ; Londres, 1781, 1 vol. in-8°. Trois ans

ouvrage, et tout ce que l'on racontait du sourcier, excita fort la curiosité des habitants de la capitale; aussi, on peut dire que Bleton fut reçu à Paris avec enthousiasme, au printemps de 1782.

BLETON A PARIS. — Il y fit beaucoup d'expériences suivies par un nombre immense de personnes. Celles qui eurent lieu au Luxembourg, au Château-d'Eau, à Arcueil, etc., réussirent parfaitement; mais à Sainte-Geneviève et dans quelques autres endroits, Bleton se trompa, ce qui porta un grand préjudice à sa réputation. On peut pourtant assurer qu'à peu d'exceptions près, les nombreuses fouilles qu'il fit entreprendre eurent d'heureux résultats; cela vient certainement de ce que, dans les recherches de sources, seul ou entouré de peu de personnes, il n'était point troublé comme dans des expériences publiques où il entendait de toutes parts des quolibets. L'émotion qui, chez beaucoup de personnes, occasionne un tremblement nerveux très fort, pouvait très bien, chez Bleton, annuler l'action des sources, ou du moins devait la contrarier fortement.

Un puissant parti s'éleva contre notre sourcier. A cette époque, il était de bon genre de ne rien croire; aussi niait-on la baguette sans l'étudier,

après, parut : *Second mémoire physique et médicinal*, par T***; Londres, 1784, 1 vol. in-8°.

et répétait-on ces mots, insérés peu après dans l'*Encyclopédie* : « On peut être bien sûr que jamais la baguette n'a tourné qu'entre les mains des charlatans et des fourbes qui se sont fait un jeu d'abuser de la crédulité du peuple. [1] » Cependant, comme des personnes instruites, des hommes du monde et des gens de bien jouissaient de la faculté de la baguette, on ajoutait : « Les gens pauvres font tourner la baguette pour gagner de l'argent ; les riches, pour acquérir une petite célébrité ; des personnes de bonne foi, par un effet de l'imagination. » Avec ces quelques mots, on répondait à tout, et l'on se dispensait du travail qu'aurait nécessité une étude sérieuse entreprise de bonne foi.

LALANDE COMBAT LA BAGUETTE. — Lalande, qui exerçait un pouvoir despotique sur l'opinion des savants, avait avancé le système d'une nappe d'eau universelle. Les sources détruisaient cette hypothèse ; aussi il combattit vivement la baguette, disant qu'il n'était point étonnant que les fouilles faites sur les indications de Bleton réussissent, puisqu'il y avait de l'eau partout. Il ignorait donc que sur les indications de ce sourcier, à Mont-Pâté, en Bourgogne[2], et

[1] *Encyclopédie méthodique*, *Dictionnaire de physique*, 1793 à 1822.

[2] Ier Mémoire de Thouvenel, IIIe section. — Note d'un ancien capitaine.

dans bien d'autres lieux, on avait trouvé de l'eau à quelques pieds, tandis qu'à côté, un puits très profond avait été creusé inutilement. Il ignorait surtout que dans les lieux désignés par Bleton, ce n'était pas une nappe d'eau qu'on trouvait; ce n'était pas de l'eau arrivant de tous les côtés, mais bien une source, un cours d'eau venant d'un point et s'écoulant par un autre.

Ce célèbre astronome, après que Bleton eut parfaitement indiqué les conduites d'eau du Luxembourg, ne sachant plus que répondre, dit :

— J'ai écrit contre Parangue, je suis de trois académies, et vous voulez que je croie à ces sottises-là.

Enfin, il était de ces personnes qui avouaient hautement « qu'elles ne croiraient pas même en voyant; » le fait l'a prouvé. Ce fut lui qui, par ses écrits et ses paroles imposa son sentiment à Paris et à la France entière. Ce savant, qui régnait sur l'opinion publique, s'est pourtant plus d'une fois étrangement opposé à la vérité. Pour preuve, je me contenterai de citer le passage suivant, extrait d'une lettre de Lalande aux rédacteurs du *Journal de Paris*, 23 mai 1782 : « Il y a si longtemps, Messieurs, que vous parlez de bateaux volants et de baguettes tournantes, qu'on pourrait penser à la fin que vous croyez à toutes ces folies, ou que les savants qui coopèrent à votre jour-

nal, n'ont rien à dire pour écarter des prétentions aussi absurdes..... Il est démontré impossible dans tous les sens qu'un homme puisse s'élever ou même se soutenir dans l'air. » Quelques mois après, d'audacieux aéronautes, couchés dans les nacelles de leurs ballons, vinrent lui donner un démenti formel.

Un anonyme lui répondit, dans le même journal, une lettre fort verte. « Au surplus, y est-il dit, si on trouve quelque chose à reprendre dans les écrits de M. Lalande, du côté de la modestie, de la civilité et de la saine logique, il faut considérer qu'accoutumé à errer autour des comètes dans les vastes régions empyrées, il doit être peu familier avec les usages de notre petit monde sublunaire. »

DES PERSONNES FONT TOURNER LA BAGUETTE ARTIFICIELLEMENT. — Plusieurs personnes réussirent à faire tourner artificiellement la baguette; bien mieux, le physicien Charles la fit tourner sur les doigts d'un automate. On en conclut que Bleton était un charlatan, ne réfléchissant pas que la baguette n'est qu'un instrument et un moyen accessoire, qui ne tourne que parce qu'elle est tenue dans une position favorable à ce mouvement, et dans un équilibre très instable. Alors, la moindre agitation nerveuse occasionnée par les sources, détermine la rotation.

Bleton, lassé par toutes les tracasseries qu'il éprouvait à Paris, revint en province, où, malgré

les savants, il continua à jouir d'une grande réputation.[1]

PENNET, SES EXPÉRIENCES A FLORENCE. — Peu d'années après Bleton, parut Pennet, comme lui dauphinois, comme lui éprouvant de fortes sensations sur les sources et les métaux. Le docteur Thouvenel, tout à fait à la fin du siècle passé et au commencement de celui-ci, a fait de nouvelles expériences sur la baguette avec ce sourcier, et il le mena en Italie.

À Florence, l'académie consentit à faire une expérience décisive. On choisit un terrain qu'on divisa en vingt-quatre compartiments; dans sept ou huit, on cacha de l'or et de l'argent en plus ou moins grande quantité. Pennet devait, avec sa baguette, désigner les carrés qui contenaient le métal, et indiquer l'espèce et la quantité. Le terrain, préparé d'avance, fut entouré d'une forte palissade. Pendant la nuit qui précéda l'expérience, on surprit Pennet

[1] Tous les journaux du temps s'occupèrent de Bleton et de la baguette, voici ceux que j'ai consultés.

Observations sur la physique, juillet 1782, p. 58.

Journal de Paris, 1782, 24 mars, 13, 21, 23, 26 mai, 2, 12, 16, 26, 29 juin, 11 juillet, 12, 16, 18 août, 6, 24 septembre; 1783, 14 et 17 avril; 1784, 4 janvier, 22 février, 13 et 20 juillet, 9 septembre.

Mercure de France, 1782, avril, p. 123; 1783, juin, p. 28.

Journal des savants, in-4°, 1781, septembre, p. 623; 1782, in-4°, août, p. 558.

escaladant l'enceinte : on dit aussitôt que la baguette était une jonglerie, le Dauphinois un charlatan, et Thouvenel une dupe, à quoi ce médecin se contenta de répondre que « le défaut de moralité de Pennet n'avait aucun rapport avec sa faculté physique. »

SENSATIONS QU'ÉPROUVAIT PENNET. — Spallanzani[1] écrivait à l'abbé Fortis, le 24 juillet 1791, qu'ayant assisté à des épreuves hydroscopiques, il a vu « que lorsqu'il se trouvait avoir les pieds sur l'eau courante au-dessous de la surface, Pennet était en convulsions; que les battements de son pouls devenaient très rapides; que la prunelle de ses yeux se dilatait, et que la baguette, pourvu qu'elle fût mince et flexible, tournait sur ses doigts. » Voici, d'après l'abbé Fortis, le portrait de Pennet : « Il a d'abord la vue très basse; il n'est pas en état d'entendre le bon italien, et bien moins le baragouin lombard; il a de l'esprit comme un automate, et de l'argent comme un capucin. Au surplus, il ne faisait pas une spéculation d'intérêt ni de gloire, lorsqu'il se prêtait à faire des expériences; il y allait tout bonnement comme un homme qui croit avoir une sensibilité particulière.[2] »

Pennet est mort à Grenoble, il y a quelques années.

[1] *Mémoires pour l'Histoire naturelle de l'Italie*, par l'abbé Fortis; Paris, 1802, tom. II, p. 200.

[2] L'abbé Fortis, *Mém. Hist. natur. Italie*, vol. II, p. 211, en note.

MÉMOIRES SUR L'AÉROLOGIE ET L'ÉLECTROLOGIE, PAR THOUVENEL. — Après ses deux *Mémoires physique et médicinal*, le meilleur ouvrage qu'il ait écrit sur la baguette, Thouvenel publia plusieurs brochures ou volumes sur le même sujet.[1] En 1806, il fit imprimer à Paris des *Mélanges d'histoire naturelle, de physique et de chimie ; Mémoires sur l'aérologie et l'électrologie*, ouvrage divisé en deux parties, par M. P. Th..., 3 vol. in-8° ; la seconde partie, 2 vol., est entièrement consacrée à la baguette ; elle se compose de morceaux détachés écrits à diverses époques, contenant, au milieu d'une foule de répétitions, des faits très intéressants et des observations curieuses. L'auteur, comme dans tous ses ouvrages, range les phénomènes hydroscopiques parmi les phénomènes électriques, seulement, au lieu de les expliquer amplement par l'électricité ordinaire, il s'efforce à grand'peine de les rapporter au galvanisme, ce qui est bien moins exact.

[1] Voici la liste de ces volumes et brochures. Je ne les ai point vus ; je les indique d'après ce qu'en dit Thouvenel lui-même dans ses *Mémoires sur l'aérologie et l'électrologie.*

Résumé sur les expériences d'électrométrie, par le docteur T..., 2 vol. — Ier vol. 1792, Milan. — IIe vol. 1792, Brescia.

Trois brochures successivement publiées à Vérone, à Vicence et à Venise, depuis 1793 à 1796. Enfin, *la guerra di dieci anni ;* pendant ces dix ans de guerre, il ne parut, en Italie, que cinq pamphlets contre la baguette, dont deux anonymes ; parmi les trois autres, il en est un qui est de Spallanzani.

SYSTÈME DE FORMEY. — Précédemment Formey, secrétaire de l'académie de Berlin, avait comparé l'action de la baguette à l'action du barreau aimanté.[1]

L'abbé Fortis, l'abbé Amoretti, secrétaire de la société patriotique de Milan, le chevalier Lorgna, fondateur et président de la société italienne des sciences exactes, etc., et Ritter, de l'académie de Munich, étudièrent aussi la baguette et l'expliquèrent au moyen de l'électricité ou du galvanisme.

MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE NATURELLE DE L'ITALIE, PAR FORTIS. — Dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle de l'Italie*, Paris, 1802, 2 vol. in-8°, l'abbé Fortis s'occupe longuement de la baguette; c'est sans contredit ce qui a été écrit de mieux sur ce sujet. Fortis ne croyait pas à l'hydroscopie. Etant à Naples, il rencontra Thouvenel chez le général de Salis.

— Je sais bien, Monsieur, lui dit le médecin français en l'abordant, que vous n'êtes pas de ma religion.

— Ma religion, répondit Fortis, est toujours celle de la vérité bien reconnue : si vous réussissez à me démontrer celle que vous annoncez, vous pouvez

[1] *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, arts et métiers*, et *Encyclopédie méthodique, physique*, articles Baguette divine et Rabdomantie.

compter sur un prosélyte qui ne manquera pas de la prêcher à son tour aux incrédules.

On était à table; sitôt que le repas fut fini, Thouvenel fit faire des expériences à Pennet; elles furent toutes couronnées du plus brillant succès, ce qui convertit l'abbé Fortis.

AMORETTI ET VINCENT ANFOSSI. — Amoretti s'est aussi montré un grand partisan de l'hydroscopie, il la défendit chaudement avec sa plume. [1] Il possédait lui-même la faculté de la baguette, mais à un faible degré; pour ses expériences, il se servait d'un petit domestique nommé Vincent Anfossi. La mére de Vincent, veuve et chargée de quatre enfants, n'avait point d'autre moyen de subsistance que le métier de jardinière. Amoretti se chargea du jeune Vincent, alors âgé seulement de dix ans. La baguette tournait très bien entre les mains de cet enfant; mais à cause de l'étourderie bien naturelle à son âge, il n'avait jamais fait attention aux sensations qu'il éprouvait. Etant un jour avec Amoretti sur une veine d'eau :

— Fais attention, lui dit celui-ci, si par hasard tu ne sentirais pas l'eau.

[1] Amoretti a beaucoup écrit sur la baguette. Voy. son *Istoria breve*, etc., *Histoire abrégée du galvanisme* et *Opusculi su le scienze e su le arti;* Milan, in-4°, tom. XVI, XVII, XX. — Fortis, *Mém. hist. nat. d'Italie*, p. 148, nous apprend qu'en 1802 Amoretti mettait la dernière main à une *Histoire critique et physique de la rabdomancie.* Je ne sais si cet ouvrage a paru.

— Je n'ai pas de baguette, répondit Anfossi.

— C'est égal, écoute-toi bien ; sens-tu quelque chose dans tes pieds ou dans quelque autre partie du corps ?

L'enfant se recueille, et tout-à-coup il s'écrie en son patois :

— *I pei me grilla :* Je sens un chatouillement aux pieds.

— Je ne te comprends pas, reprit Amoretti : qu'est-ce que signifie ton chatouillement aux pieds ? A quoi ressemble-il ?

L'enfant, après un peu de réflexion, répartit.

— Il me semble que mes pieds s'enfoncent, comme lorsque je marche au bord de la mer sur le sable mouillé.

— Que tu es bête ! ne vois-tu pas que tu marches sur de gros galets bien secs ? tes pieds ne sauraient s'y enfoncer.

— Je le vois bien, répondit-il ; mais malgré cela, ils s'enfoncent du côté des talons.

Il avait alors le visage tourné du côté où fluait la source ; en se retournant, il ressentait une sensation qui lui faisait croire que ses pieds s'enfonçaient du côté des doigts. Sur les sources, Anfossi éprouvait de la chaleur aux jambes et son pouls devenait irrégulier. [1]

[1] Fortis, *Mém. hist. nat. d'Italie*, IIe vol., p. 255 et 187, 188.

HYDROSCOPES OBSERVÉS PAR AMORETTI. — Amoretti a observé un grand nombre d'hydroscopes. « Le père Amoretti, septuagénaire, d'une moralité sans tache, l'honnête dame Gandolfi, le bonhomme Bellone, le chanoine Pizzi, ecclésiastique septuagénaire très estimé, M. Cravari, jeune homme bien élevé, cultivant les lettres, quatre individus de la famille Cassina qui mérite la réputation d'honnête et de cultivée, l'un d'entre eux, homme de lettres connu par différents ouvrages et particulièrement par ses *Institutions de philosophie morale ;* la marquise Isotte Landi, née Pindemonti, sœur du poète représentant de la Cisalpine, et l'abbé Calamini, professeur de physique à Borgo-San-Donnino. »

CAMPETTI SE SERT D'UN PENDULE POUR TROUVER LES SOURCES. — Ritter étudia l'hydroscopie avec un nommé Campetti, né sur les limites du Tyrol et de l'Italie. Ce fut en voyant Pennet que Campetti découvrit sa faculté. Non-seulement il se servit de la baguette, comme le Dauphinois, mais encore il employa pour ses recherches un pendule. (Fig. 4.) C'était le plus souvent une pyrite suspendue à un fil. Il fit avec ces deux instruments, en 1807 et 1808, de nombreuses expériences à Munich. [1]

[1] *Morgan Blatt*, 1807, journal de Tubinge, et les *Archives littéraires* de la même année.

Mme LATAL SE SERT AUSSI DU PENDULE. — L'usage du pendule s'est conservé, il est encore quelques hydroscopes qui s'en servent. Mme Latal, habitant la commune de Meylan, près de Grenoble, découvre les sources d'une manière certaine. Son mari a souvent, à ses risques et périls, entrepris des travaux sur ses indications.

Elle se sert d'une boule suspendue à une ficelle de trente centimètres de long environ. Avec le pouce elle tient l'extrémité de la ficelle appuyée sur la partie extérieure de l'index, de sorte que la boule tombe en dehors de la main. Lorsqu'elle approche d'une source, ce pendule qui était immobile, prend un léger mouvement d'oscillation qui indique de quel côté est le courant souterrain. Arrivé dessus, le mouvement d'oscillation change de direction et prend de l'intensité, il se fait dans le sens du courant. Cet instrument hydroscopique donne de bonnes indications, mais il est d'un emploi difficile, exige une grande attention si on veut avoir des résultats certains, et surtout demande beaucoup de temps.

M. LE CURÉ CUBIT ET L'ABBÉ CHATELARD.—Dans le courant de septembre 1849, j'ai eu le plaisir de rencontrer M. Cubit, curé de Ste-Hélène-du-Lac, en Savoie, qui découvre aussi les sources au moyen du pendule, mais sans s'en occuper d'une manière spéciale et lucrative. Il emploie tout simplement sa mon-

tre (Fig. 4), suspendue à une chaîne formée par des anneaux de métal. Dans la propriété du général Pillet, nous avons réciproquement contrôlé nos indications, et nous nous sommes toujours trouvés d'accord pour le point où coule la source, mais non pour la profondeur.

Il est aussi en Savoie un autre ecclésiastique fort connu, qui parcourt le pays pour indiquer les sources: c'est l'abbé Chatelard. Il prétend les découvrir au moyen de la géologie, ce qui ne l'empêche pas d'avoir toujours à la main sa montre ou un petit sac noir contenant un corps qu'on ne peut pas voir. La géologie ne donnant pas d'indications certaines pour préciser les points où coulent les eaux, il est tout simple de présumer que l'abbé Chatelard, malgré son dire, n'agit que d'après les indications du pendule.

MANIÈRE DE SE SERVIR DU PENDULE. — Grâce aux obligeants conseils de M. Cubit, je suis parvenu à me servir du pendule aussi bien que de la baguette. Il faut le tenir suspendu devant soi, en lui imprimant un léger mouvement d'oscillation perpendiculaire au corps. On coupe les pentes, et sitôt que l'on passe sur les sources, la secousse nerveuse qu'éprouve le bras suffit pour faire changer le mouvement du pendule; il devient alors parallèle ou oblique au corps, suivant la direction que suit l'eau. En continuant la marche, la secousse cesse et le mouvement perpendiculaire re-

commence de lui-même. A une certaine distance, une nouvelle secousse vient momentanément arrêter ou troubler le mouvement ; c'est ce qui indique approximativement la profondeur. Mais j'ai cru remarquer, d'après les expériences que j'ai vues, que cette indication est généralement trop faible ; l'eau se trouve très souvent plus profonde que ne l'indique le pendule.

L'usage du pendule, de même que celui de la baguette et de tous les instruments, se perfectionne par l'étude et la pratique ; aussi ne faut-il pas se décourager quand, de prime abord, on ne peut en faire usage qu'imparfaitement.

Depuis que j'ai vu M. Cubit, je me sers parfois de ma montre pour bien reconnaître la direction des cours d'eau souterrains. Le pendule, dans ce cas, donne de précieuses indications.

AUTEURS QUI ONT PARLÉ DU PENDULE. — Thouvenel avait, dès 1786 ou 1787, annoncé dans les journaux de Paris une suite d'expériences sur le pendule. L'abbé Fortis a laissé en mourant un curieux *Mémoire sur les pendules électromètres*, qui a dû être inséré dans le XIIIe volume de la société italienne. Quant à Ritter, non content de faire servir le pendule à trouver des sources ou des métaux, il prétendit par son moyen découvrir quel était le genre d'électricité de chaque corps, et reconnaître des polarités à tous les objets, par exemple, aux deux côtés d'une pomme, d'un

œuf, aux diverses parties du corps, etc. Le docteur Gerboin, professeur à l'école de médecine de Strasbourg, fit des expériences analogues. Il les publia en 1808, sous le titre de *Recherches expérimentales sur un nouveau mode de l'action électrique*. Il y a quelques années, M. N. Meissas présenta à l'Institut, au nom du chevalier de Briche, ancien secrétaire général de la préfecture d'Orléans, un Mémoire sur le pendule qui, selon lui, oscille dans le sens du méridien, lorsqu'il se trouve sur le centre de gravité des corps. [1]

On a reconnu que les diverses indications du pendule, excepté ce qui a rapport aux sources, provenaient de l'intention de l'expérimentateur ; sans le vouloir, il imprimait au fil un léger mouvement dans le sens de ses idées. Cet effet nerveux est constant toutes les fois que l'on tient son esprit fortement tendu et que l'on désire vivement obtenir un résultat.

L'ABBÉ PARAMELLE TROUVE L'EAU PAR UNE SENSATION. — De nos jours, il est un hydroscope qui a une grande réputation, c'est l'abbé Paramelle, du village de St-Céré (Lot). Il n'a pas besoin de se servir d'instrument, du moins d'une manière apparente. Profitant de cet avantage, il met sur le compte de son

[1] Ce mémoire a été imprimé p. 178 du IIe vol. des *Nouveaux éléments de physique*, par N. Meissas ; Paris, 1838, in-12.



savoir les découvertes qu'il doit à une sensibilité toute particulière.

— C'est au moyen de mes connaissances géologiques, dit-il, que je reconnais les lieux où coulent les sources ; bien mieux, ces connaissances me permettent de désigner à peu près la grosseur et assez exactement la profondeur.

Le fait en lui-même est vrai : l'abbé Paramelle indique très bien la position des sources, leur volume, et se trompe rarement sur leur profondeur. De tous les hydroscopes, c'est peut-être celui qui a le mieux obtenu ce dernier résultat. Ses prédécesseurs se trompaient souvent sur ce point ; lui, rarement. Mais ce qui est faux, c'est l'explication qu'il donne de ses découvertes. Ce n'est point le fruit d'observations géologiques, science dont il ne possède tout au plus que les principes. Et quand bien même il la posséderait parfaitement, il lui serait impossible par son moyen de connaître exactement le lieu où coulent les sources, et d'en apprécier la profondeur ; aucun point de cette science n'est plus obscur. Les maîtres, Elie de Beaumont, Brongniart, Cordier, Constant Prévost, etc., sur ce point, n'en savent pas plus que leurs élèves. Enfin, quelque savoir qu'il ait acquis, s'il trouvait les sources au moyen de ses connaissances géologiques, il tâtonnerait, ce qui ne lui arrive pas. Bien plus, il ne pourrait pas indiquer exactement les sources dans

les lieux où, sur une vaste étendue, comme dans les villes, le sol se trouve bouleversé et rapporté; il ne pourrait pas non plus, ainsi qu'il le fait, aller dans n'importe quel département, indiquer les courants d'eau souterrains; le sol changeant suivant les localités, il lui faudrait tout d'abord étudier les terrains de chaque endroit. Comment trouve-t-il indistinctement, sans nouvelles études, les sources aussi bien dans les terrains de formation ignée et volcanique que dans les terrains de formation aqueuse; dans les roches anciennes et secondaires, que dans les dépôts tertiaires, clysmiens et d'alluvions; dans les terrains les plus durs, les plus solides, que dans les terrains désagrégés et mouvants.

Une dernière considération très forte et plus que concluante, c'est que, comme tous les autres hydroscopes, il indique très bien les sources et ne peut trouver les nappes d'eau, les eaux artésiennes. Pourtant, grâce aux habiles recherches de M. Héricart-de-Thury, les géologues, qui étaient impuissants pour ce qui regarde les sources, ont sur les nappes d'eau des données presque certaines, données que les nombreux travaux des Dégousée et des Mullot viennent confirmer tous les jours.

Ce qui prouve, dit-on, que l'abbé Paramelle se sert des données géologiques, c'est qu'il indique les sources à distance. Ce raisonnement ne prouve rien.

Sans être obligé d'admettre que l'abbé Paramelle reconnaît l'eau par la vue des traînées de vapeur, ce qui expliquerait très bien les indications à distance, il suffit de savoir qu'il n'est pas un hydroscope ayant fait quelques recherches qui ne parvienne à reconnaître l'existence d'un certain nombre de sources, rien que par les signes extérieurs et surtout par la configuration du sol. L'abbé Paramelle, toutes les fois que l'occasion s'en présente, se sert de la connaissance qu'il a de ces signes et de l'habitude qu'il a de les apprécier, pour éblouir et surprendre les personnes qui l'entourent. Souvent il m'est arrivé de produire le même effet par le même moyen.

DÉTAILS SUR L'ABBÉ PARAMELLE. — L'abbé Paramelle s'occupe de la recherche des sources depuis plusieurs années. Il s'est acquis une grande célébrité dans le midi de la France; aussi, est-il fort consulté. Quand, dans un département, plusieurs personnes désirent l'avoir, on ouvre une liste de souscription sur laquelle s'inscrivent tous ceux qui désirent faire faire des recherches; cette liste lui est envoyée; s'il en reçoit plusieurs, il va dans le département où il y a le plus de souscripteurs. Au printemps ou en automne, époques de ses explorations, il se rend au chef-lieu du pays qu'il doit visiter; là, il organise ses courses. Le prix varie suivant que le pays est plus ou moins éloigné du département du Lot; chaque source coûte de 15 à 35 francs.

Cet hydroscope est grand et sec, très original. Sitôt qu'il arrive chez un souscripteur, il attache son cheval à un arbre, refusant qu'on le mette à l'écurie, et il ne veut absolument rien accepter; il s'occupe de suite de son opération, parcourt la propriété en tous sens, à grands pas, regarde bien de toutes parts, dit le nombre de sources qu'il a reconnues; la profondeur à laquelle elles se trouvent, et s'il y a moyen de les faire fluer; puis il va chez le souscripteur voisin.

Il parle très peu, on entre difficilement en conversation avec lui; aux questions qui lui sont adressées, il répond d'une manière évasive et de suite parle d'autre chose. Vous désirez causer sur sa faculté de découvrir les eaux, il vous racontera l'histoire de Napoléon; il aime beaucoup parler de l'empire, c'est un sujet qui est connu de tous.

SES SUCCÈS CONSTATÉS PAR SES DÉTRACTEURS. — Dans le *Dictionnaire pittoresque d'histoire naturelle*, à l'article *Hydroscope*, on lit : « Le dernier de ces imposteurs, l'abbé Paramelle, a trouvé, en 1834, des dupes nombreuses, non-seulement dans son département, mais encore dans ceux de la Dordogne, de la Corrèze, du Cantal, de l'Aveyron, de Tarn-et-Garonne, de Lot-et-Garonne, de la Charente, et autres circonvoisins. Qui croirait qu'il obtint le suffrage de plusieurs maires instruits et de cinq sociétés d'agriculture ? »

M. AMY. — Etant à Genève le 18 septembre 1849, j'ai rencontré M. Amy, de Lons-le-Saulnier. Il a passé une partie de l'année dans le canton de Vaud, où il a donné de nombreuses indications; ses attestations de réussite, et les lettres de félicitations qu'il m'a montrées, prouvent ses succès.

M. Amy est très maigre, a les yeux petits, bleu clair, très enfoncés, toujours clignotants, les côtés des tempes sont garnis de rides profondes et nombreuses, provenant de l'habitude de tenir les paupières à moitié fermées, comme le font un peu les myopes pour y mieux voir; son chapeau a des bords assez larges, et il le place sur ses yeux; ses favoris sont grands et redressés en avant, comme pour servir d'écran et empêcher le rayon visuel soit de s'écarter soit de se déperdre. J'entre dans tous ces détails, parce que diverses circonstances m'ont fait présumer que chez M. Amy, la sensation hydroscopique se portait sur la vue; je ne puis pourtant rien assurer.

Tout d'abord, M. Amy, qui se dit élève de l'abbé Paramelle, a prétendu connaître les sources au moyen de l'étude des terrains; mais en dehors de toute autre considération, son peu de savoir géologique ne permettait pas au moins clair-voyant d'admettre cette explication. Aussi, ne m'a-t-il pas été difficile de lui faire avouer qu'en effet il se servait d'une sensation naturelle. Laquelle? il ne me l'a pas dit.

M. Amy m'a donné quelques détails curieux qu'il a constatés par de nombreuses expériences. Suivant lui, on ne peut fixer d'une manière très exacte la profondeur et le volume d'une source, que jusqu'à sept mètres. Ces indications peuvent être d'une exactitude mathématique sur les pentes faibles qui ne dépassent pas quelques dégrés, mais sur les pentes rapides de quarante degrés et au delà, on ne peut plus répondre des indications, il arrive souvent qu'elles sont erronées. Je ne puis pas certifier complètement la vérité de ces observations, mais les résultats que j'ai obtenus viennent les confirmer en partie; sauf pourtant pour ce qui concerne les profondeurs : ainsi, à Gotheron, près de Valence (Drôme), chez M. de Franconnières, j'ai indiqué, dans une pente faible, une superbe source à vingt-un ou vingt-deux mètres de profondeur, elle s'est trouvée à vingt-un mètres et demi. L'abbé Paramelle avait précédemment indiqué la même source, mais à dix-huit mètres.

ÉCRITS DE M. BIOT SUR LA BAGUETTE. — Les articles Baguette et Aymar de plusieurs dictionnaires publiés à notre époque, ont été écrits par M. Biot, de l'Institut. Ce savant distingué ne croit pas à l'hydroscopie, n'ayant jamais vu d'expériences, et surtout n'ayant pas pu en faire de précises; mais il reconnaît que le fait peut fort bien être vrai : « Il est possible, dit-il, qu'il s'échappe des corps fluides

ou métalliques des émanations qui agissent sur le système nerveux de quelques individus, de manière à les avertir de la présence de ces substances.[1] »

RECHERCHES SUR QUELQUES EFFLUVES TERRESTRES, PAR J. DE TRISTAN. — Le dernier ouvrage publié sur la baguette est celui de M. le comte J. de Tristan : *Recherches sur quelques effluves terrestres ;* Paris, 1826, in-8°. Cet auteur ne s'est pas occupé de la recherche des sources ou des minéraux ; jouissant de la faculté de la baguette, il l'a étudiée au point de vue théorique. Il a étudié les effets produits, sans rechercher quelle était la cause première du mouvement. Son ouvrage est très curieux, mais il ne se rapporte qu'indirectement à l'hydroscopie, et on pourrait lui appliquer ce que nous avons dit du pendule, l'imagination a souvent trompé l'auteur lorsqu'il étudiait les phénomènes très délicats de la baguette.

Enfin dans le *bulletin de la classe d'agriculture de Genève*, on trouve une note qui constate des résultats très concluants obtenus au moyen de la baguette.

[1] Le premier article de M. Biot sur la baguette parut en novembre 1808, dans le *Mercure de France*, tom. XXXIV, p. 316 ; c'est une histoire de l'hydroscopie presque entièrement tirée de L.-W. Gilbert, *Kritische aufsætre über die in münchen wieder erneuerten versuche mit schwefelkies-pendeln nud wünschel ruthen ;* Halle, 1808. Voy. aussi le *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle appliqué aux arts*, 1816, et la *Biographie universelle ancienne et moderne* (Michaud), 1re édit. 1811, 2e édit. 1843, etc.

JE RECONNAIS QUE LA BAGUETTE ME TOURNE ENTRE LES MAINS.— J'arrive maintenant aux faits qui me sont propres. J'étais encore enfant quand ma mère, qui désirait avoir une fontaine dans sa campagne, fit venir un tourneur de baguette. Je le suivis bien attentivement, je l'observai avec le plus grand soin. Dès qu'il fut parti, je courus couper une baguette semblable à la sienne, et je passai sur les endroits où il avait indiqué des sources. Je m'aperçus avec plaisir que la baguette me tournait entre les mains et même bien plus vivement qu'entre celles du sourcier que je venais de voir.

LES JÉSUITES APPRENNENT QUE JE DÉCOUVRE LES SOURCES. — C'était pendant les vacances que j'avais découvert ma faculté. Au moment de retourner à Chambéry, chez les Jésuites où j'étais au collége, ma mère me recommanda fort de ne pas dire que je faisais tourner la baguette, de peur que, renouvelant trop souvent cette expérience, ma santé ne vienne à en souffrir. Je gardai le plus strict silence; mais les pères, grâce au système d'inquisition qui se pratique dans leurs colléges, eurent bientôt connaissance du fait. Le supérieur, le père Teiller, demanda à ma mère la permission de me faire faire quelques recherches; cette permission lui fut donnée. Je parcourus l'établissement, et j'indiquai un endroit placé sous les cuisines. Des fouilles furent entreprises, et envi-

ron à trois mètres de profondeur, on découvrit une fort belle source qui suffit largement à tous les besoins de la maison, malgré son grand accroissement. Plusieurs fois, avec Mgr Martinet, archevêque de Chambéry, on me fit faire des recherches dans les environs de la ville. J'indiquai deux sources aux dames du couvent de Lémenc ; c'était dans un calcaire vif. Elles firent entreprendre des travaux et trouvèrent l'eau. Ces dames me chargeaient de bonbons et me faisaient cadeau de jolis objets de piété ; aussi, je prenais goût à aller chez elles. Quant aux pères jésuites, ils avaient été moins généreux que les bonnes religieuses : la belle source que je leur trouvai me valut une petite image et leur bénédiction.

LE PÈRE BOULOGNE M'EXORCISE. — Une fois en possession de l'eau, ces braves jésuites eurent un scrupule. Le père Boulogne, *ministre* ou supérieur des élèves, me fit venir chez lui. J'avais alors douze ans.

— Mon enfant, me dit-il avec un grand sérieux, êtes-vous bien sûr qu'il n'y a rien de diabolique dans la faculté dont vous jouissez ?

— Je ne crois pas, mon père, répondis-je : jamais je n'ai fait de pacte avec le diable ni eu envie d'en faire.

— J'en suis persuadé, reprit le jésuite, mais le malin esprit est bien fin. Et puis il faut distinguer : il y a la *possession* et l'*obsession*. Si l'on invoque le dia-

ble, si l'on fait un pacte avec lui, il s'empare de vous, c'est la possession. Mais parfois il asservit des personnes sans qu'elles s'en doutent, il se met à leur disposition, c'est l'obsession. Vous êtes peut-être obsédé?

Cette belle dissertation terminée, il me conduit près de la source et me fait renoncer à ma faculté si elle a quelque chose de diabolique. Je répète avec la meilleure intention du monde la formule que le père me récite, je reçois sa bénédiction avec recueillement, et après un grand signe de croix, je passe sur l'eau. Ma baguette tourna comme auparavant.

— Maintenant, me dit le père Boulogne enchanté de ce résultat, vous pouvez chercher de l'eau en toute sûreté de conscience.

J'avouerai que ma conscience était peu alarmée : je pouvais, au besoin, opposer à tout scrupule la bienveillance que me montrait Mgr Martinet, excellent homme, qui prenait le plus vif intérêt à suivre mes recherches, et qui, presque toujours, venait me chercher au collége lorsque je devais aller quelque part.

CROYANCE AUX HYDROSCOPES DANS LE DAUPHINÉ. — Il m'est souvent, trop souvent arrivé de trouver des incrédules. Pendant que la société de géologie était dans le département de l'Isère, il fut un jour question à table de la baguette: presque tous les convives étaient incrédules; on plaisanta beaucoup et puis tout fut oublié, on ne songea pas même à faire des expériences que j'avais proposées.

Quant à ce qui est du peuple des montagnes du Dauphiné, il croit beaucoup à la baguette. Parfois, dans mes courses géologiques, ayant le sac sur le dos et les marteaux au côté, il m'est arrivé d'être accosté par des paysans qui me priaient de leur chercher de l'eau, ou bien de leur indiquer où était une mine qu'ils espéraient avoir dans leur petit champ. Si je leur répondais que je ne faisais pas tourner la baguette, ils souriaient d'un air incrédule, et me disaient que je ne voulais pas laisser voir mon secret.

Il est dans ces montagnes des hommes qui passent tout leur temps à chercher des filons avec des baguettes ; mais ils ont bien soin de ne pas dire qu'ils s'en servent, parce que les ingénieurs des mines se moquent d'eux et ne veulent pas les écouter. J'ai pourtant entendu dire à l'un des plus distingués, Alex. Brongniard, professeur au Jardin-des-Plantes, membre de l'Institut, qu'il y avait du vrai dans ce moyen de trouver les filons, mais, ajoutait-il, c'est entouré de beaucoup charlatanisme.

MA MANIÈRE DE TENIR LA BAGUETTE. — Quand je me sers de la baguette, j'emploie la fourchure dont j'ai déjà parlé, et je la tiens comme les autres hydroscopes. (Fig. 1.) Je pourrais tenir cette baguette de plusieurs autres manières; il suffit, pour qu'il y ait action, qu'elle fasse ressort et qu'elle tende à reprendre sa forme ordinaire. Ainsi je puis la poser sur les mains,

de sorte que les index appuient sur le milieu des branches en dehors, et les pouces sur les extrémités en dedans; en écartant les mains, on plie les branches qui tendent à glisser entre les doigts pour reprendre leur position ordinaire. Sur les sources, ce mouvement se fait naturellement et la baguette saute devant moi.

Une manière de tenir la baguette qui, bien que moins sensible que les précédentes, peut être commode quand on veut faire des recherches sans être remarqué, c'est de croiser les branches de la baguette, de sorte qu'elles forment un 8. On met le pouce dans l'ouverture du côté de la tête, et l'index dans celle du côté des extrémités. Ces branches cherchent à se détordre, mouvement qui s'effectue quand on arrive sur les sources.

Je me suis aussi servi d'une petite baguette droite, mince, de douze à quinze centimètres de longueur. J'appuie les extrémités contre le pommeau de chaque main, de manière à l'arquer un peu, et je la soutiens en l'appuyant sur la dernière phalange du médium de la main droite, et en posant légèrement dessus les extrémités du pouce et de l'index de la même main. (Fig. 3.) J'imprime à cette petite baguette un mouvement très libre de rotation de haut en bas; lorsque j'arrive sur les sources, ce mouvement change, il se fait plus ou moins rapidement de bas en haut,

et il reprend sa première direction lorsque je dépasse le lieu sous lequel coule l'eau. Pour se servir de cette baguette, il faut que la sensation soit déjà assez forte; mais elle est d'un emploi très commode, et il est facile d'opérer sans que personne s'en doute. A une certaine distance de la source, il se fait un nouveau mouvement de rotation de bas en haut, c'est le point de profondeur.

SENSATION QUE J'ÉPROUVE. — Habituellement je ne me sers pas de la baguette ; la sensation que j'éprouve sur les sources suffit parfaitement pour me les faire découvrir, sans que je sois obligé d'avoir recours à aucun appareil, à aucun instrument.

Lorsque j'approche d'une source, je sens une espèce de saisissement, d'inquiétude, d'agitation fébrile qu'il est impossible de bien définir. Arrivé dessus, j'éprouve de fortes secousses nerveuses, qui ébranlent tout mon corps, mais surtout les bras. Mes nerfs et mes muscles se contractent et se roidissent.

Cette sensation a quelque similitude avec celle qu'on éprouve quand, l'hiver, on sort d'un lieu bien chaud, comme un théâtre, un bal, et qu'on passe dans une atmosphère froide et humide.

Lorsque j'ai les bras pendants, la secousse est peu forte ou plutôt moins sensible. Mais si j'appuie les mains l'une contre l'autre, si je les pose sur mon corps, et surtout si je croise les bras, alors j'éprouve

de vives commotions. On peut facilement les sentir en tenant la main sur mes bras, et on apprécie très bien les points où il coule des sources, sans que je sois obligé de les faire remarquer.

CHOIX DES BAGUETTES. — Tous les bois sont bons pour faire les baguettes; on doit dans leur choix préférer ceux qui font le mieux ressort, qui plient sans casser, et surtout qui sont le plus lisses, pour ne pas se faire mal aux mains. Les précautions à prendre en coupant la baguette fourchue la plus usitée, sont de ne pas laisser un bout trop lourd, d'avoir deux branches autant que possible égales en grosseur et en longueur; enfin, de les couper ni trop longues ni trop courtes: l'expérience seule peut guider sur ce point.

Cependant, comme terme moyen, on peut dire que les branches doivent être un peu moins fortes que le petit doigt, et avoir environ trente-cinq centimètres de long.

MOUVEMENT DE LA BAGUETTE. — Lorsque j'ai la baguette fourchue à la main et que j'approche d'une source, je sens, à une certaine distance, d'abord un petit frémissement dans la baguette; ce mouvement prend peu à peu de l'intensité, se change en un léger balancement, puis en un mouvement de rotation de haut en bas. Arrivé sur la source, le mouvement s'accélère et change immédiatement de direction, il se fait de bas en haut. En continuant à marcher, il y a un nou-

veau changement de direction dans le mouvement sitôt que j'ai dépassé la source. La baguette tourne comme précédemment de haut en bas, et cela jusqu'à une certaine distance où il se fait un tour de bas en haut, et le mouvement cesse tout à fait. La distance du point où le mouvement cesse au milieu du cours de la source, passe pour indiquer la profondeur. Cette indication est exacte quand le sourcier n'est séparé de l'eau que par une seule espèce de terrain; mais s'il y a plusieurs couches, il faut la rectifier, et l'on ne peut y parvenir qu'avec une extrême attention et beaucoup d'habitude; il faut pour cela étudier le phénomène avec le plus grand soin : j'ai été dix ans avant de pouvoir y parvenir, et il m'arrive encore parfois de me tromper.

INDICATION DE SEPT SOURCES. — Pour ce qui concerne mes indications, je me contenterai de citer un passage d'un journal publié dans les derniers jours de l'année 1847.

« Cet automne, M. Gabriel de Mortillet se promenait dans le beau parc du Valentin, près de Valence, avec le propriétaire, le marquis de Sièyes et ses deux frères, le comte Léo de Sièyes, député de la Drôme, et M. Amédée de Sièyes. Ces messieurs mettaient en doute les sensations hydroscopiques.

— Je tiens à vous convaincre complètement, leur dit M. de Mortillet ; cela me sera facile. Vous avez

dans la partie basse du parc que je ne connais pas de fort belles eaux ; vous savez le nombre de vos sources, leur grosseur, et les points d'où elles viennent ?

— Certainement.

— Eh bien ! sans voir les sources, je vais vous donner tous ces renseignements.

« On se rend dans une allée qui bien que parallèle et peu éloignée des pièces d'eau, en est séparée par un épais rideau d'arbres. M. de Mortillet sent dans cette allée cinq sources. Ce nombre, les points et les grosseurs indiqués se trouvent parfaitement exacts. Il fallut rendre les armes devant un pareil résultat. Quelques personnes restées au château voulurent aussi assister à une expérience. On pria donc M. de Mortillet de la recommencer au-dessus d'autres pièces d'eau.

— Je ne sais pas si vous réussirez cette fois, dit M. Amédée de Siéyes, de ce côté il n'y a que deux sources très petites.

— N'importe, répondit M. de Mortillet, j'espère les trouver... Tenez, il y en a une ici ; c'est en effet la plus petite de toutes celles que vous m'avez fait traverser.

« Il disait parfaitement vrai.

— Cherchez l'autre, reprit M. Amédée ; elle est encore d'un volume bien moindre.

« M. de Mortillet s'arrête tout-à-coup fort étonné :

—Parbleu ! s'écrie-t-il, vous perdez là une fort belle source, ou bien vous avez voulu me tromper ; car il y a au-dessous de moi un très gros volume d'eau.

« Tous les assistants se mirent à rire, on n'avait pas pu induire en erreur l'hydroscope. »

PRÉCAUTIONS A PRENDRE.—Lorsque l'on veut entreprendre des recherches hydroscopiques, on doit éviter de se trouver dans certaines dispositions. Toutes les fois que l'on est préoccupé fortement ou intimidé, la sensibilité est bien moins grande ; après un trop copieux repas ou un accès de passion vive, il arrive ordinairement que la baguette ne tourne pas. Un grand vent ou une très forte chaleur peuvent aussi nuire au mouvement. Enfin tout ce qui diminue la sensibilité, ou ébranle le système nerveux, met obstacle au mouvement de la baguette et à toutes les sensations hydroscopiques.

TOUT LE MONDE N'EST PAS HYDROSCOPE. — La faculté hydroscopique n'appartient pas à tout le monde; mais les individus qui en jouissent sont assez nombreux. Bien des personnes l'ont sans s'en douter ; il leur faudrait simplement tenter une expérience pour s'assurer qu'ils la possèdent. Tous les hydroscopes sont loin de l'être au même degré. Comme Bleton et Pennet, je puis trouver les sources sans baguette, rien que par l'effet de la sensation ; quelques-uns éprouvent un tournoiement rapide de la baguette, d'autres ne ressentent qu'un léger mouvement.

Ces différences proviennent de ce que la sensibilité nerveuse varie beaucoup chez l'homme. Chez certains individus, elle est très forte, chez d'autres, très faible. Il y a des hydroscopes, comme il y a des épileptiques, comme il y a des histériques. Il n'est pas plus étonnant de voir les uns que les autres; les deux cas offrent une anomalie de la nature. Une comparaison qui pourra très bien faire comprendre la différence qui existe entre les hommes sous le rapport de l'hydroscopie, est celle de la vue. Placez un objet fort loin, il est quelques personnes qui le distingueront parfaitement, un plus grand nombre ne le verront que plus ou moins vaguement, la foule ayant moins bonne vue ne le verra pas du tout. Cependant il est des instruments qui aideront à le voir, et qui permettront même à ceux qui ne le voyaient pas de le distinguer fort bien.

M. Benoît Latour, mort il y a peu de temps à Orléans, prétendait que la baguette pouvait tourner à chacun. Suivant lui, il est rare qu'après une heure d'exercice, la personne qui a la baguette aux mains ne ressente rien. Si pourtant il en était ainsi, pour lui communiquer la propriété de la baguette, il suffirait qu'un hydroscope lui touchât les deux coudes avec les deux mains, en l'accompagnant. A partir de ce moment, la personne touchée conserverait la faculté. [1]

[1] M. Turrel, auquel l'agriculture est si redevable, grâce à la per-

Je n'ai point assez expérimenté pour pouvoir me décider sur ce fait, mais je crains bien que le mouvement qu'éprouve la baguette, après un essai longtemps continué, ne provienne, comme les oscillations du pendule, d'une action nerveuse dépendante de l'imagination. L'expérience seule pourra décider.

THÉORIE DE LA BAGUETTE. — Je termine cette *histoire de l'hydroscopie et de la baguette divinatoire* par quelques considérations théoriques.

Les sources, en coulant dans le sein de la terre et en frottant contre les terrains dans lesquels elles se trouvent, développent de l'électricité; c'est cette électricité qui agit sur les hydroscopes. Les nappes d'eau souterraines n'ont point de frottement, les eaux à la surface du sol en ont excessivement peu, aussi elles sont sans action sur les hydroscopes. Dans les tuyaux et les canaux, l'écoulement des eaux est facile et le frottement faible, aussi les eaux encanardées produisent-elles peu d'effets.

Pour ce qui concerne les métaux, la cause est la même. Les corps métalliques, mis en contact avec d'autres corps, forment une espèce de pile galvanique qui dégage de l'électricité; c'est pour cela que les hydroscopes les découvrent.

sistance qu'il a mise à introduire l'usage des bons fumiers, a publié en février 1846, dans son journal *Le véritable assureur des récoltes, journal des engrais*, un article intéressant sur la baguette; il a développé l'opinion de M. Benoît Latour.

Cette électricité dégagée est positive ou négative, de là les deux mouvements de la baguette.

Comme nous l'avons déjà dit, cette électricité agit sur le système nerveux des hydroscopes, et ce n'est qu'à cette action nerveuse qu'est due la rotation de la baguette. Aussi, pour que cette rotation ait lieu, il faut tenir l'instrument dans un équilibre très instable, de sorte que la moindre secousse nerveuse puisse le mettre en mouvement. C'est ce qui fait que des sensations trop faibles pour que les hydroscopes en aient conscience sans instrument, se reconnaissent fort bien au moyen de la baguette. La même observation convient à ce qui regarde le pendule.

Ce qui prouve que l'action hydroscopique est due à l'électricité, c'est que la soie isole et empêche les crises d'avoir lieu et la baguette de tourner; il suffit d'en interposer entre le sol et l'hydroscope.

Ce sont là les principales bases de la véritable théorie de la baguette. Plus tard, quand un grand nombre de faits seront venus se joindre à ceux que j'ai déjà recueillis, et lorsque j'aurai complété la série d'expériences que j'ai entreprise, je donnerai à cette théorie tout le développement désirable.

Bien plus, j'espère pouvoir arriver au moyen d'électromètres extrêmement sensibles, à former un instrument de physique qui remplacera avec avantage le corps des hydroscopes. Il prouvera d'une manière

certaine l'existence des courants électriques sur les sources, et rendra d'immenses services par les indications qu'il pourra donner. Ces indications seront d'autant meilleures, que les indispositions et les influences de l'imagination ne seront plus à redouter. Ne pouvant seul, faute de ressources pécuniaires suffisantes, entreprendre les essais nécessaires, je me suis adressé à M. de Larive, professeur à Genève ; mais ce savant, bien que s'occupant activement de tout ce qui concerne l'électricité, et ayant une belle collection d'appareils à sa disposition, n'a pas pu me prêter son concours.

CONCLUSION PRATIQUE. — Les indications hydroscopiques sont, sans contredit, les meilleures pour trouver les sources ; ce sont même les seules bonnes. Malheureusement, personne jusqu'à présent n'a pu arriver à les donner toujours exactes. Quels que soient le soin et l'attention qu'aient apportés les hydroscopes dans leurs recherches, tous, sans exception, se sont quelquefois trompés, surtout pour ce qui concerne la profondeur. Mais cet inconvénient n'empêche pas qu'ils n'aient rendu de grands services et qu'ils ne soient appelés à en rendre de plus grands encore.



